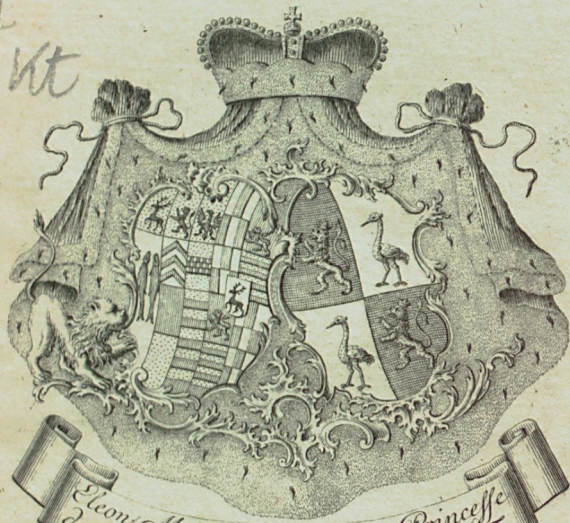


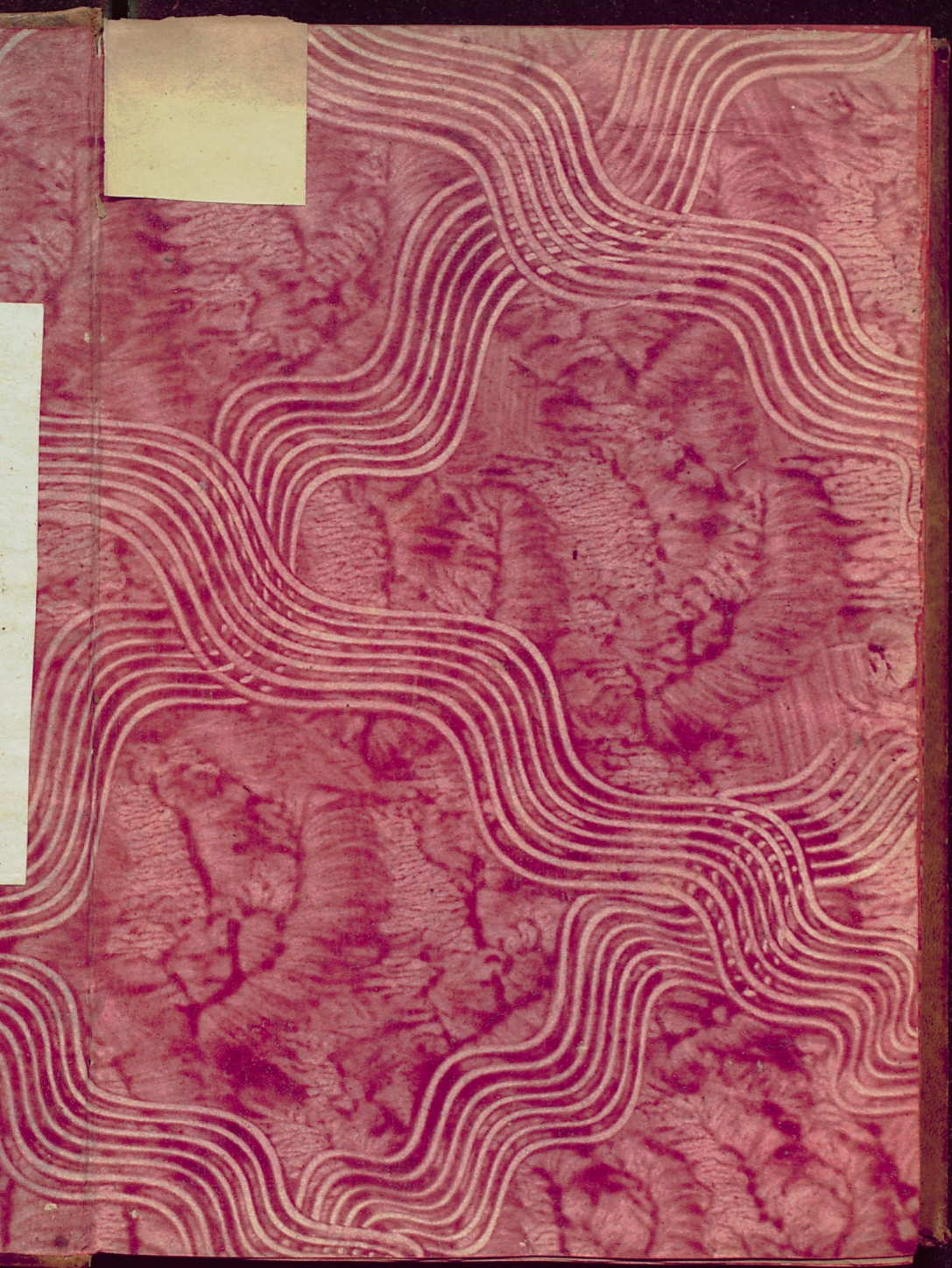


99
kt



Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.





NARCISSE

DE VENUE

N A R C I S S E
D A N S L ' I S L E
D E V É N U S .

M A R C I S S E

D A N S L I S S E

D E V I N U S



Malfilâtre, Jacques Charles Louis C. de



Ch. Buvon inv.

H. De Charval Sculp.







P R É F A C E

DES ÉDITEURS.

L'AUTEUR du Poëme de NARCISSE étoit occupé à faire imprimer cet Ouvrage , lorsqu'il a été attaqué de la maladie qui vient de nous l'enlever. Les personnes qui donnent cette édition à sa place , ont cru devoir au Public & à sa mémoire d'y ajouter une Pièce détachée qu'on a trouvée parmi ses papiers. Ces Essais d'un homme né pour l'immortalité , serviront en quelque sorte à consoler de sa perte , & seront plus que suffisants pour donner une idée de toute l'étendue de son génie.

Ceux qui ne connoîtront M. DE MALFILÂTRE^A que par ses Ouvrages , seront bien éloignés encore de sentir combien il étoit digne d'estime , & combien il est digne de regrets.

Il falloit le voir de près pour être à portée de le juger; peu de gens ont eu ce bonheur. Accablé toute sa vie d'infortunes, il aimoit à ensevelir dans la retraite ses peines & ses chagrins, & craignoit toujours qu'ils ne fussent importuns à ceux qui en auroient été les témoins. Les amis qu'il admettoit dans cette solitude ont seuls connu sa belle âme, supérieure à son génie, & ses qualités admirables qu'il est si rare de concilier avec les talents, & qui sont cependant si propres à les relever, & même à les perfectionner. Ses vertus qui auroient mérité le sort le plus heureux, ont été la source des malheurs qui ont rempli sa vie d'amertume: simple, généreux, aussi éloigné de soupçonner dans les autres un défaut de droiture & de probité, qu'incapable d'en manquer lui-même, il donnoit aveuglément sa confiance, se livroit à tous les conseils, rendoit des services à tous ceux à qui il pouvoit être

DES ÉDITEURS. v

de quelque utilité ; & ne consultant jamais le misérable état de sa fortune , il n'écoutoit que son cœur & sa bienfaisance naturelle. C'est ainsi qu'en se refusant tout à lui-même , & se tenant toujours au-dessous de la médiocrité , il a éprouvé les revers qu'entraînent ordinairement la prodigalité & la dissipation. Ceux même qui se trouvoient les plus autorisés à désapprouver sa conduite , ne pouvoient s'empêcher d'en respecter les motifs, & d'admirer en lui la vertu la plus pure & la plus malheureuse. Son caractère étoit comparable à celui de *la Fontaine* : aussi crédule , aussi naïf, aussi enfant que ce Grand Homme , il unissoit , comme lui , le génie à la simplicité ; & peut-être seroit-il parvenu à la même supériorité , si les circonstances lui avoient été aussi favorables. Et qu'on ne croye pas que l'amitié nous aveugle dans le témoignage que nous lui rendons. Il sera difficile de lire ses Ouvrages sans y recon-

noître son âme : ils en portent l'empreinte ; & l'on sçait que si le génie est parvenu quelquefois à imiter les sentimens & la vertu , jamais il n'a sçu contrefaire la simplicité & le naturel dont le secret n'est que dans les cœurs simples & naïfs. D'ailleurs, Monsieur DE MALFILÂTRE n'a pas toujours été inconnu : plusieurs hommes célèbres qui l'honoroi^{ent} de leur estime , applaudiront certainement à la justice qu'on lui rend aujourd'hui.

Tel étoit l'homme aimable & infortuné dont le Public va recueillir l'unique héritage, & qui condamné toute sa vie à l'obscurité , ne devoit obtenir qu'après sa mort la gloire qui lui étoit si justement dûe. On ne doute pas que ce Poëme ne soit reçu avec applaudissement : l'Ode qu'on y a jointe est déjà connue avantageusement : on l'avoit insérée dans l'ÉLITE DES POESIES FUGITIVES, & c'étoit certainement une des meilleures de ce Recueil.

DES ÉDITEURS. vij

Le Poëme de NARCISSE doit surtout avoir un grand succès : on y reconnoît par-tout un naturel charmant , une Poësie facile & harmonieuse , une touche forte & légère , un art infini de se plier à tous les tons , une liaison admirable & simple dans les récits ; enfin tout ce qui constitue un beau Poëme. Nous osons dire que le sien peut être proposé comme un modèle de goût , & qu'il est en ce genre peu d'Ouvrage dans notre Langue qu'on puisse lui comparer. Cependant il ne le regardoit que comme un Essai dont il faisoit même peu de cas ; mais dont le Public jugera différemment. Son intention étoit de travailler à un grand Poëme Épique : il en avoit déjà choisi le sujet , & esquislé le plan. Quel dommage qu'il ne l'ait point exécuté ! Ses amis qui ne lui en ont entendu parler que légèrement , ne sont pas en état d'en rendre compte : ils sçavent seulement que c'est

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE ;
qu'il se propoſoit de célébrer.

M. DE MALFILÂTRE avoit auffi l'ambition de courir la carrière du Théâtre ; quelques Morceaux excellents répandus dans une Tragédie qui ne porte point ſon nom , ſont une preuve des succès qu'il pouvoit s'y promettre. Ses talents prodigieux & rares n'étoient pas ſeulement un don de la Nature : il les devoit en partie à la lecture des Anciens , dont il ſe nourriſſoit tous les jours ; & ſur-tout à celle de *Virgile* , dont il avoit fait une étude particulière. Il avoit même traduit en Vers les endroits les plus intéreſſants de ce Poëte : on ne craint pas d'avancer qu'il eſt dans cette Traduction ſouvent égal à l'Original ; il étoit peut-être le ſeul homme en état de nous rendre *Virgile* avec toutes ſes beautés ; nous ſouhaitons ardemment que les Gens de Lettres qui ont entre les mains les différens Morceaux

DES ÉDITEURS. ix

de sa Traduction , mettent bien-tôt le Public dans le cas de justifier notre jugement. *

M. DE MALFILÂTRE étoit né à Caën d'une famille honnête en 1733. Il avoit fait avec distinction ses études en cette Ville chez les R. R. P. P. Jésuites , & montré pendant sa jeunesse le germe des talents qu'il a développés dans un âge plus avancé , & qu'il auroit portés au plus haut degré de perfection , s'il eut vécu plus long-tems & plus heureux. Il est mort à Paris le 6 Mars 1767. après avoir souffert avec courage les douleurs les plus longues & les opérations les plus cruelles. Les sentimens de religion qu'il avoit toujours montrés pendant le cours de sa vie , se sont réveillés avec plus de force dans ses derniers moments. Prêt à lui faire le sacrifice de sa vie , il auroit encore désiré lui

* Nota. Le Sieur Lacombe , Libraire , qui les a entre les mains , se proposé de les donner dans quelque tems au Public.

x P R É F A C E.

faire celui de ses Ouvrages : il avoit même exigé de ses amis de ne pas les laisser paroître après lui ; mais nous ne nous croyons pas obligés à remplir un engagement qu'une conscience trop délicate lui avoit fait contracter. Le Poëme de NARCISSE, qui seul pourroit être accusé de renfermer quelques libertés, nous a paru plutôt une leçon de bonnes mœurs qu'un ouvrage reprehensible. La volupté y est toujours représentée pure & innocente ; & qu'y a-t-il de plus propre à corriger du vice que la peinture de l'Amour vertueux ?

*MULTIS ILLE BONIS FLEBILIS OCCIDIT,
NULLI FLEBILIOR QUAM MIHI.*



NARCISSE

N A R C I S S E

O U L' I S L E

D E V É N U S.

MAISON

DE LA

REINE





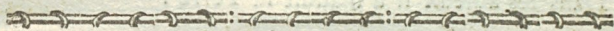
G. de S^r Aubin Inv.

Masard Sculp. 1765.





N A R C I S S E
O U L' I S L E
D E V É N U S .



C H A N T P R E M I E R .

P O U R Q U O I faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux ,
Nous y trouvions , près des Ris & des Jeux ,
Les faux soupçons , suivis des injustices ,
La jalousie & ses tourmens honteux ,
Les vains sermens , le dégoût , les caprices ,
Et que l'Amour soit un Dieu dangereux ?

Que dis-je ? Hélas ! C'est le meilleur des Dieux,
Il nous aimoit , & par ses soins propices



Il ne vouloit que prévenir nos vœux.
 N'en doutez point , le bonheur suit ses feux,
 Le siècle d'or coula sous ses auspices ,
 Le siècle d'or ne vit que des heureux ;
 'Après ce temps , fait pour nos bons Ayeux ,
 Bien-tôt l'Amour , exilé par nos vices ,
 Les yeux en pleurs , s'envola dans les Cieux,

Mais prêt à fuir au séjour du Tonnerre ,
 Dans ses adieux il a maudit la Terre :
 Il a , chez nous , laissé pour successeurs ,
 L'Ambition qui cherche les honneurs ,
 Fait les Epoux , les unit sans tendresse ,
 Et l'intérêt qui trafique des cœurs ,
 Et la débauche * hideuse en son ivresse ,
 Monstre imprudent qui foule aux pieds les mœurs,

Et l'on se plaint , en suivant de tels guides ,
 Que les plaisirs s'échappent de nos mains !
 Vous n'aimez point , trop aveugles humains ;

* Voyez la dernière note de cet Ouvrage.

CHANT PREMIER.

5

Le sentiment fait les plaisirs solides.
 Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides ,
 Du vrai bonheur ignorent les chemins.
 Pleurez , ingrats , gémissiez dans vos chaînes ;
 Mais à l'amour n'imputez point vos peines.
 Depuis qu'aux Cieux l'Amour est retenu ,
 De son beau nom vous abusez encore ;
 Et parmi vous , le Maître que j'adore ,
 Est blasphémé sans vous être connu.
 On voit à peine , en ce séjour funeste ,
 Quelques Amans blessés d'un trait doré ,
 Dont les cœurs purs savent , du feu sacré ,
 Entretenir la semence céleste.

CYPRIS, un jour, l'indulgente CYPRIS*
 Voulant enfin nous ramener son fils ,
 Lui prépara, chez un Peuple fidelle ,
 Un nouveau Temple , unique en l'Univers ,
 Inaccessible aux regards des pervers.

* Surnom de VÉNUS.



6 N A R C I S S E,

Le Dieu des eaux , prié par l'Immortelle ,
 De son Trident , frappa le fond des Mers ,
 Et , sous ses mains , vit une Isle nouvelle
 Naître , à l'instant , au sein des flots amers.

V É N U S , dit-on , par son pouvoir suprême ,
 Dans ce désert transporta mille effains
 D'adolescens qu'elle avoit elle-même ,
 Dès le berceau , nourris pour ses desseins ,
 Garçons y mit , qui sortent de l'enfance ,
 Lestes , brillans , enjoués , faits au tour ,
 Et dans un âge , où croissant chaque jour ,
 En force , en grace , ils donnent l'espérance
 D'être bien-tôt les Prêtres de l'Amour.
 Filles y mit , dont le Printems commence ,
 Fraîches beautés , à l'air piquant & doux ,
 Au minois fin , à l'œil plein d'innocence ,
 Déjà portant d'inévitables coups ;
 Dont le port noble , élégant , plein d'aisance ,
 La taille libre , & les jeunes trésors
 S'arrondissans , saillans sur un beau corps ,

CHANT PREMIER. 7

Du temps d'aimer annoncent la naissance ;
 Dont le cœur vif , encor dans l'ignorance ,
 Novice encor , mais fait pour le desir ,
 Va , tendre Amour , ému par ta présence ,
 S'ouvrir bien-tôt à l'instinct du plaisir ,
 Comme la rose au souffle du zéphir.

A son Autel , cette heureuse jeunesse
 Va , tous les jours , adorer la Déesse ,
 Et tous les jours la Déesse , pour eux ,
 Quitte le Ciel , & vient dans ces beaux lieux :
 Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même
 Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là , les Étés n'embrasent point les airs ;
 On n'y craint point la rigueur des Hivers :
 Mais on y voit , assise sur un Trône ,
 FLORE & CÉRÈS , à côté de POMONE.
 Par leurs bienfaits , d'elle-même , en tout tems ,
 L'Isle féconde , à la fois , se couronne
 D'épics dorés , des fruits mûrs de l'Automne ,
 Et de l'émail dont brille le Printems.

A iv

Dons précieux que la Terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contents !
Ils sont heureux : pourroient-ils ne pas l'être ?
A leurs besoins ils bornent leurs desirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices :
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable Sage,
De qui le nom, fameux dans l'Univers,
Fera bien-tôt l'ornement de ces Vers ;
T I R É S I A S, aveugle octogénaire,
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'Isle & l'Oracle & le Pere ;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux Dieux ;
Homme divin ! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruis dans les Arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,

CHANT PREMIER.

9

Vois , d'elle-même , agir leur industrie ,
 Sans le presser , cultives leur génie ,
 Soutiens sa marche , & ne la forces pas.

Tu sçais encore , aidé par l'harmonie ,
 Polir l'esprit , & sans autres leçons ,
 Former le cœur de tes chers Nourissons.
 Autour de toi , dans la verte prairie ,
 Vient se ranger leur troupe réunie ,
 Lorsque tu joins la douceur de tes chants
 Aux airs du Luth , aux sons de la Guitare ,
 Lorsque tu peints , dans tes accords touchans ,
 Soit un lointain , où l'œil charmé s'égare
 Sur le mélange agréable & bizarre
 Des Monts , des Rocs suspendus & penchans ;
 Soit les couleurs dont le matin se pare ;
 Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
 Les bois , les eaux , les vergers & les champs.
 Mais si ta voix , plus brillante & plus forte ,
 Chante URANIE * & les Déserts semés

* *Muse qui préside à l'Astronomie.*

10 JEN NARCISSE, 10

D'étoiles d'or & d'astres enflammés ;
Si, toute entiere à l'ardeur qui l'emporte ;
Plus haut encor, par de-là tous les cieux ;
D'un vol hardi ta Muse se transporte,
Pour contempler la majesté des Dieux ;
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout ; de tout autre plaisir,
Pour r'écouter on perd le souvenir ;
Et le pêcheur sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Prêts de surprendre, ou les poissons avides
Ou les chevreuils & les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés & distraits,
Laisent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les Palais éternels,
Et va se perdre au sein des Immortels :
Leur cœur ému, pour la vertu s'enflâme
Et s'affermit dans l'amour du devoir,
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir !

Tu vois ainsi, pures & fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées ;

CHANT PREMIER. 11

Et chaque soir , quand l'Astre de VÉNUS
 Fait luire au ciel sa paisible lumiere ,
 Ils vont chercher une ombre hospitaliere
 Sous les ormeaux , sous les palmiers touffus ,
 Où reposer dans des grottes tranquilles ,
 Sur le duvet de la mousse & des fleurs ,
 Lits sans apprêts , véritables asyles
 Du doux sommeil & des songes flatteurs.

O Peuple enfant ! ô fils de la Nature ,
 Simples comme elle , unis par ses liens ,
 Pour qui son sein , comme une source pure ,
 Toujours ouvert , s'épanche sans mesure ,
 Jouissez tous , sans diviser ses biens.
 O mes Héros , cœurs faits pour la droiture ,
 Facts pour l'Amour , la Sageffe & la Paix ,
 O vous , de qui n'approcherent jamais
 L'opinion , l'erreur , ni l'imposture ,
 Ni le desir de l'or ou des grandeurs ,
 Auteurs premiers du crime & des malheurs ,
 Conservez bien le sort que vous assure
 Votre innocence , & plaise aux Dieux qu'il dure !

Il eût duré sans un vice , un fléau
 Dont les progrès devinrent plus funestes
 Que ne le sont tous les fléaux célestes ,
 Sans l'AMOUR-PROPRE enfin , monstre nouveau ,
 Né dans cette Isle , & né pour sa ruine ,
 Qui , de l'Amour & rival & bourreau ,
 'Au fond des cœurs le cherche & l'assassine.
 A vous tracer sa fatale origine ,
 Faut-il , hélas ! employer mon pinceau ?

C'est par vous seul , infortuné NARCISSE ,*
 Que cette Terre , inaccessible au vice ,
 Connut enfin le mal contagieux
 Qui fit par-tout des ravages horribles ;
 Et corrompit , dans ces âmes sensibles ,
 De leurs vertus les germes précieux.
 Vous , dont VÉNUS enrichit la jeunesse
 De tous les dons qui captivent les cœurs ,
 Vous , le plus beau de ceux que sa tendresse

* Beau jeune homme. Il étoit fils de la Nymphé LIRIOPE , & du
 CÉPHISE , Fleuve de la Grèce.

Avoit choisis pour ses adorateurs ,
 Amant d'ECHO , si long-tems chéri d'elle ,
 Quel Dieu vous fit oublier cette belle ,
 Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs ?
 Ce fut JUNON. La Déesse cruelle
 Vous envoya cette fureur nouvelle ,
 Qui , pour vous-même , alluma votre amour.
 Par vous JUNON transmit , en un seul jour ,
 A vos amis votre aveugle délire ,
 Et de VÉNU S anéantit l'Empire ,
 En desséchant , dans tous ses Citoyens ,
 Le sentiment qui formoit leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore
 Ces maux affreux par ma Muse annoncés :
 Arrêtons-nous , pour voir au moins éclore
 Ces jours si beaux , & si-tôt éclipsés.

VÉNU S voulut , avant l'âge où l'on aime ,
 Voir ses Sujets , voir ces couples charmans ,
 Couples futurs , déjà s'unir d'eux-mêmes
 Par le rapport des goûts , des sentimens.

Elle voulut que ces enfans aimables ,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables ,
Fussent amis , avant que d'être Amans :
Qu'en attendant les amoureuses flammes ,
D'avance , un sexe à l'autre fût lié ;
Qu'enfin l'amour , prêt d'entrer dans leurs âmes ,
En arrivant , y trouvât l'amitié.
Car l'amitié , la confiance intime ,
Nourrit l'amour , le soutient , le ranime ,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours , de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur , délicat , sublime ,
Plaisir cherché par mes vœux superflus ,
Plaisir mocqué des mortels corrompus.
Mais quoi ? l'Amour n'est point connu du crime ,
Puisque l'Amour sans l'amitié n'est plus ,
Que l'amitié se fonde sur l'estime ,
Et que l'estime est fille des Vertus.

Or des Vertus la Nature est la mere :
Consultez-vous , & foyez mes témoins ,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits , où la Vertu sincere

Ne fut jamais une plante étrangere ,
Et, pour fleurir , ne demande aucuns soins.
Aussi le Dieu qu'à Paphos on révere ,
Choisit leur Isle , en fit son sanctuaire :
Ce Dieu charmant , de la terre exilé ,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit , pour s'y rendre auprès d'elle ,
L'âge marqué , le vrai tems des amours ,
Qu'il faut attendre , & qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive , & la race mortelle
Revoit enfin le Pere des beaux jours ,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient , il rit , il fait dans tous les cœurs
De son flambeau jaillir une étincelle :
Et tous les cœurs , d'une flamme nouvelle ,
En même-tems , éprouvent les ardeurs.

Tout change alors , alors tous les yeux s'ouvrent,
Non sans rougeur , les deux sexes découvrent

*Paphos, Ville de l'Isle de Chypre. VÉNUS y étoit adorée
comme dans tout le reste de l'Isle.*

Que l'amitié, qui les unit long-tems,
 S'est transformée en d'autres sentimens.
 Auprès d'ECHO, l'heureux fils du CÉPHISE*
 Sent des desirs qu'il n'avoit pas connus.
 La belle ECHO, d'elle-même surprise,
 Sent, près de lui, tous les feux de VÉNU.S.
 Le soir approche, & chaque Amant s'apprête
 'A demander, par ses brûlans soupirs,
 Le doux tribut que lui doit sa conquête :
 Mais pour N A R C I S S E il n'est point de plaisirs,
 'Avec douleur, T I R É S I A S lui-même,
 Qu'ont trop instruit des Oracles secrets,
 En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
 N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toît solitaire]
 De cent berceaux, sous le simple lambris
 Des myrthes verts & des roziers fleuris,
 Entrelassés par la main du mystere,

* Voyez la note de la page 12.

L'Amour conduit les enfans de CYPRI.
 Dans ce bercail, le Pasteur de CYTHERE
 Veut rassembler ses troupeaux favoris ;
 En les comptant, son cœur se désespere :
 Il lui manquoit ses deux Agneaux chéris.
 Du reste, au moins, le bonheur le console,
 Il s'en occupe, il est par-tout, il vole
 Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux ;
 Il adoucit le murmure des eaux,
 Il tient captifs les fils légers d'EOLE,*
 Hors le ZÉPHIRE, habitant des roseaux ;
 Il règne en Dieu sur les airs qu'il épure,
 Des prés, des bois ranime la verdure ;
 Des Astres même, en silence roulans,
 Il rend plus vifs les feux étincellans.
 Amans heureux ! dans la Nature entière,
 Tout vous invite aux tendres voluptés :

* EOLE, Dieu des Vents.

Les yeux sur vous , la Nocturne Courriere *
 D'un pas plus lent marche dans sa carriere,
 Et pénétrant de ses traits argentés
 La profondeur des bosquets enchantés ,¹
 N'y répand trop , ni trop peu de lumiere.
 Ce foible jour , le frais délicieux ,
 Le doux parfum , le calme des bocages ,
 Les sons plaintifs , les chants mélodieux
 Du rossignol , caché sous les feuillages ,
 Tout , jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux ,
 Jette dans l'âme un trouble plein de charmes ,
 Tout attendrit , tout flatte ; & de ses yeux ,
 Avec plaisir , on sent couler des larmes.

O belle nuit ! nuit préférable au jour !
 Premiere nuit à l'Amour consacrée !
 En sa faveur , prolonge ta durée ,
 Et du Soleil retarde le retour.

** On entend par-là D I A N E ; c'est la même que la Lune.

CHANT PREMIER. 19

Et toi, VÉNUS, qui présides, sans cesse,
 A tous les pas de tes chastes enfans,
 Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
 (Précautions dont ces heureux amans
 N'ont pas besoin pour demeurer constans)
 Tendre VÉNUS, lorsque, sous tes auspices,
 De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
 Descends, allume, & rallume leurs feux,
 Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
 Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande Divinité,
 Applaudis-toi; contemple ton ouvrage:
 D'un œil serein vois la félicité
 De tant de cœurs qui te rendent hommage:
 Vois cette scène, & ces groupes épars.
 Quel lieu jamais offrit à tes regards
 De ton pouvoir un plus beau témoignage,
 Et du bonheur une plus vive image?
 Où cependant, où ne portes-tu pas
 Et le bonheur & l'innocente joie?

B ij

En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaité se déploie,
La paix te fuit : les flots féditieux,
Quand tu parois, retombent & s'appaient,
L'AQUILON fuit, les Tonnerres se taisent,
Et le Soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les Cieux.
A ton aspect, la Nature est émue.
En rugissant, le lion te salue,
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs,
L'oiseau léger te chante dans la nue,
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur & t'offre ses desirs.
Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes
S'embrâse aussi de tes flammes fécondes,
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des Mers.
C'est toi par qui sont les Etres divers,
C'est toi, VÉNUS, qui rajeunis les Mondes,
Et dont le souffle anime l'Univers.

CHANT PREMIER. 21

L'OLYMPÉ même éprouve ta puissance,
 Et JUPITER... Mais, que dis-je ? & pourquoi
 Parlé-je ici de ton empire immense ?
 Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi :
 Foible mortel, je me tais devant toi.
 Pour te louer, la meilleure éloquence
 Est de sentir, de te suivre en silence,
 Et de céder doucement à ta loi.
 Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
 T'honorent plus que les sons de ma lyre ;
 Je la suspends moi-même à ton autel ;
 Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes Insulaires :
 Égare-moi dans les réduits secrets
 De leurs vallons, de leurs sombres forêts,
 Je les verrai, ces rives étrangères,
 J'irai trouver ces peuplès fortunés,
 Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
 J'irai chez vous, paisibles solitaires,

Bij



22 NARCISSE, CHANT PREMIER.

Jour des biens qui vous sont destinés ;
A votre fuite , ô Nymphes bocageres ,
J'irai fouler les naissantes fougères ,
Et , les cheveux de roses couronnés ,
M'associer à vos danses légères.





G. de S. Aubin Inv.

Massard Sc. 1765.



 CHANT SECOND.

DE ce bonheur , qui sembloit fait pour tous ,
 Le beau NARCISSE, ECHO sa belle Amante ,
 Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
 Aimable enfant , & vous , Nymphé charmante ,
 Qu'avez-vous fait ? & quel crime sur vous
 Avoit du Ciel attiré le courroux ?

NARCISSE, ECHO , par un avis céleste ,
 Sont menacés du fort le plus funeste
 Le même jour , oui , le jour fortuné ,
 Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné ;
 TIRÉSIAS , que le Destin éclaire ,
 De ce Destin organe involontaire ,
 A ces Amans , prêts de combler leurs vœux ,
 Avoit prédit cet avenir affreux.

Mais il craignoit le penchant invincible
 Que l'un pour l'autre , ils éprouvoient tous deux.
 La soif du cœur , l'instinct impérieux

B iv

Pouvoit braver cet Oracle terrible.
 Pour les Amans il n'est rien d'impossible,
 Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
 Les vrais Amans laissent tonner les Dieux ;
 De nos desirs l'attrait irrésistible
 Parle plus haut que l'Enfer & les Cieux.
 Il voulut donc, sur un prétexte heureux,
 Oter lui-même à ce couple sensible
 L'occasion qu'il redoutoit pour eux,
 L'occasion d'un moment dangereux.
 Tromper l'Amour est chose peu facile :
 TIRÉSIAS, en ressources fertile,
 Sçut, nuit & jour, enchaîner près de lui
 Son jeune élève, à ses ordres docile.
 » Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
 » Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,
 » A se conduire est encore inhabile,
 » A votre tour, conduisez aujourd'hui,
 » Et soutenez ma vieillesse débile,
 » Venez ; mon fils, votre présence utile
 » Des jours trop longs m'abregera l'ennui,

» Nous marcherons attachés l'un à l'autre
» Par les deux bouts de ce ruban léger ,
» Qui règlera ma route sur la vôtre ,
» Et , loin de moi , bannira le danger.
» Approchez-vous. « Le crédule NARCISSE
Vient s'enchaîner , sans prévoir l'artifice.
De ce moment , il précède , il conduit
Le vieux Devin , qui chemine avec peine ,
Qui , dans le jour ne trouvant que la nuit ,
Pour s'étayer dans sa marche incertaine ,
Courbe son corps sur un appui de frêne ,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse ,
Trop simple enfant , ainsi TIRÉSIAS
T'empêchera , barbare par tendresse ,
De rester seul auprès de ta maîtresse ,
Et sçaura bien , quand tu guides ses pas ,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent ECHO , souvent NARCISSE en pleurs ,
Près de leur pere unissoient leurs douleurs ,

Et ce bon pere , ému de ces allarmes ,
Pleuroit lui-même , en essuyant leurs larmes.

Regards , soursirs , quelques baisers encor ,
Donnés , rendus , favourés en cachette ,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor ,
Méloient du moins , dans leur âme inquiète ,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblans , mal-assurés ,
Ces foibles biens , que font-ils , comparés
A ces torrens de volupté parfaite ,
Où les Amans , de plaisir altérés ,
Sont , à longs traits , de plaisir enivrés ?

Un jour enfin (jour de triste mémoire ,
Qui vit la faute & les malheurs d'Е C H O !
Jour qui devoit des fastes de l'histoire
Etre effacé , par la main de C L I O !) *
L'Astre du Monde ouvroit encore à peine ,
Dans l'Orient , son Palais de vermeil :
Près d'un taillis , sur le bord d'une plaine ,
Parmi les fleurs , sous la voûte d'un chêne

* Muse qui préside à l'histoire.

Impénétrable aux rayons du Soleil ,
 D'accord entr'eux , ZÉPHIRE & le sommeil
 Flattoient NARCISSE , & ces gardiens fideles ,
 Au loin chassoient , en secouant leurs aîles ,
 Les noirs soucis , jusqu'au tems du réveil.
 Depuis trois jours , depuis trois nuits entieres ,
 Vous n'aviez pu , Dieu des heureux pavots ,*
 Sous votre main abaïffer ses paupieres ,
 Ni dans ses sens rétablir le repos.
 Il pressentoit les approches fatales
 De son malheur : mais les Dieux quelquefois
 A nos chagrins laissent des intervalles :
 Le sommeil vient : la Nature a ses droits.

ECHO survint. L'ennui qui la dévore
 Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
 Le tendre Amour présente à ses regards
 TIRÉSIAS , & celui qu'elle adore.
 Près d'eux , sur l'herbe , étoient de toutes parts
 Traits & carquois confusément épars ,

* C'est le Dieu du sommeil : le pavot lui est consacré.

Traits , dont NARCISSE , en des jours plus tranquilles ,
 Aimoit l'usage , & qu'il laisse inutiles.
 Près du vieillard qui le tient enchaîné ,
 Sur ses genoux , d'un air de confiance ,
 Il sommeilloit , mollement incliné ,
 Et le vieillard , seul , assis en silence ,
 Le soutenoit , d'un air de complaisance.

L'agile ECHO précipitoit ses pas :
 Mais , tout-à-coup , immobile , enchantée ,
 Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
 A cet enfant , qui ne la voyoit pas ,
 Elle sourit , en étendant les bras ;
 Elle sourit , & pourtant elle pleure.
 Le Ciel présente un contraste pareil ,
 Lorsque dans l'air , on voit , à la même heure ,
 Tomber la pluie , & briller le soleil.

» Sans doute , hélas ! à son inquiétude ,
 » Toute la nuit , dit-elle , il s'est livré ;
 » Au jour naissant , le sommeil est entré
 » Dans ses beaux yeux , fermés de lassitude.

CHANT SECOND. 29

» Comme en dormant , il reprend sa fraîcheur
» Et ses attraits ! que , dans cette attitude ,
» Il est touchant ! qu'il est cher à mon cœur ! »
Vers le gazon où N A R C I S S E repose ,
Disant ces mots , elle court vivement ;
Puis , abaissant une bouche de rose ,
De cent baisers , doucement , doucement ,
Presse , en secret , sa bouche demi close.
Qu'il est heureux ! mais que dis-je ? endormi ,
S'il est heureux , il ne l'est qu'à demi.

Enfin , cédant à sa douleur amere ,
ECHO se jette aux genoux de son pere ,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs ,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
» O vous , de qui la bonté paternelle ;
» N A R C I S S E & moi , daigne nous consoler
» Toujours le sort nous fera-t-il trembler ?
» Que tarde-t-il ? & quand sa main cruelle
» Du dernier trait nous doit-elle accabler ?
» Faut-il long-tems languir dans la contrainte ,

- » En l'attendant ? condamnés par le Ciel ,
» Faut-il encor que nous mourions de crainte ,
» Cent fois le jour , avant le coup mortel ?
» Ah ! quel que soit ce malheur que j'ignore ,
» L'incertitude est plus affreuse encore.
» Il est cent maux que notre esprit flottant
» Craint , tour à tour , pour un qui nous attend.
» Mais , ce qui rend notre infortune extrême ,
» Nous redoutons le jour du bonheur même :
» Nous nous aimons , & n'osons nous unir !
» Seroit-ce un mal de s'unir quand on s'aime ;
» Pour que le Ciel voulut nous en punir ?
» O vous , mon pere ! ô si jamais votre âme
» Du tendre amour avoit connu la flâme !
» Si vous lisiez dans le sein des Amans ,
» Avec pitié vous verriez nos tourmens.
» Un Dieu menace. A-t-il quelque supplice
» Plus dur pour moi que de perdre NARCISSE ?
» Je crains sa perte , & c'est mon seul effroi.
» Mon cher Amant ! Toi seules tout pour moi.
» Mon choix est fait , s'il faut que je choisisse.

- » Ou de mourir ou de vivre sans toi.
» Je périrai . . . Sera-ce avec justice ?
» Suis-je coupable ? » Alors TIRÉSIAS,
» Craignez le Ciel & ne l'accusez pas :
» Le Ciel est juste. Est-ce à vous , téméraire ,
» D'oser juger la justice des Dieux ?
» Ah ! réprimez ce penchant curieux ,
» Ou redoutez un châtiment sévère.
» PENCHANT FUNESTE ! ECHO , TREMBLE AUJOURD'HUI
» D'ÊTRE COUPABLE, ET DE L'ÊTRE PAR LUI*

» Mais le tems vole. Allez dans ces campagnes ,
» Allez , ma fille , assembler vos compagnes.
» Je vous attends ; & quand l'Astre du jour
» Aura fourni la moitié de son tour ,
» Nous irons tous , dans un grand sacrifice ;
» (Honneurs , hélas ! peut-être superflus !)
« Prier J U N O N de vous être propice :
» Craignez J U N O N . . . Je n'en dirai pas plus ;

* Ces paroles sont une prédiction. Ce fut la curiosité d'Echo qui la perdit.

- » Et dès ce soir (si de tristes présages , *
 » Lorsque tantôt nous irons l'implorer ,
 » N'annoncent pas qu'il faut vous séparer ,
 » Et que sa main rejette vos hommages)
 » Oui, dès ce soir , je couronne vos vœux.
 » Car (je le sens) enfin cette journée
 » Doit décider de votre destinée ,
 » Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

E C H O partoit. Dans le vague des nues ,
 Elle aperçoit deux cignes éclatans ,
 Au col flexible , aux aîles étendues ,
 Qui dans un char , au bruit de leurs accens ,
 Traînent VÉNUS , & volent sur les vents.†
 En se jouant , légèrement ils fendent
 Le fein des airs , & lentement descendent
 Sur le gazon , jusqu'aux pieds du Vieillard.
 Avec respect , pesamment il s'empresse ,
 De se lever , d'aller à la Déesse ,

* On verra dans le quatrième Chant les présages qui précéderent ce sacrifice.

Pour l'adorer , au sortir de son char ,
 Retombe assis , & maudit sa vieillesse.
 Au mouvement que fit TIRÉSIAS ,
 L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
 Tomber près d'eux , & ne s'éveille pas :
 Tant le sommeil lui rend avec ufure ,
 Ce que le foin fit perdre à la nature.

» Dors , cher Enfant , sous ces ombrages verts ,
 » Esprits légers , qui volez dans ces plaines ,
 » Paisibles vents , par vos molles haleines ,
 » Autour de lui , rafraîchissez les airs.
 » Vous , mes oiseaux , par vos tendres concerts ,
 » Calmez son âme , & faites dans ses veines
 » Couler la paix & l'oubli de ses peines. »
 Ainsi parla la Mere des Amours ;
 Puis , s'afféyant sur un lit de verdure :
 » Guide prudent , qui veillez sur ses jours ,
 » Hélas ! dit-elle , à vous seul j'ai recours :
 » Apprenez-moi sa disgrâce future ,
 » Et de son fort percez la nuit obscure. »

C

- » Belle VÉNUS (reprend TIRÉSIAS)
» De l'avenir le Destin est le maître.
» Sa volonté dirige tous nos pas :
» Respectons-la sans vouloir la connoître ;
» Pour la connoître , on ne la change pas.
» Eh ! qui , d'ailleurs , de ce Dieu redoutable
» Peut déchirer le voile impénétrable ?
» Par moi , sans doute , il annonce aux mortels ,
» Tantôt des biens , tantôt des maux cruels :
» Mais par ma voix rarement il déclare
» Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare.
» Avec moi-même il sçait dissimuler ,
» Et ne répand qu'une lumière avare
» Sur les secrets qu'il veut me révéler.
- » De ces enfans ce qu'il daigne prédire ,
» Diversement se peut interpréter.
» Il seroit long de vous le répéter ,
» Tendre CYPRISS , & pour vous le redire ,
» De mon histoire il faudroit vous instruire :

» Il en dépend , & s'y trouve enchaîné . . .
 » Mais laissons-là mon fort infortuné ,
 » Et de ma vie étouffons la mémoire. »

» Non , dit V É N U S ; il faut tout recueillir ;
 » Le passé peut expliquer l'avenir.
 » J'attends de vous ce récit , cette histoire
 » Toujours promise , & remise toujours :
 » C'est trop long-tems différer , tous les jours ,
 » Cette faveur qu'une Déesse implore.
 » Ne pensez plus vous en défendre encore ,
 » Ni m'échapper par de nouveaux détours.
 » Voyons enfin ces événemens rares ,
 » Ce long tissu d'aventures bizarres ,
 » Qui de vos ans ont illustré le cours.
 » Parlez sans crainte : à l'ombre de ce chêne
 » Nous sommes seuls , nul témoin ne nous gêne ,
 » Nul indiscret n'entendra nos discours. «

Ainsi du moins le croyoit la Déesse :
 Mais un buisson déroboit à ses yeux

La jeune E C H O , qui s'étoit , auprès d'eux ;
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disoient tous deux ,
E C H O vouloit pénétrer ce mystere
Qui l'intéresse , & que l'on veut lui taire.
Injustes Dieux ! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime ?
Seroit-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur , voulant le prévenir ?

Elle étoit fille ; elle étoit amoureuse ;
Elle trembloit pour l'objet de ses soins :
C'étoit assez pour être curieuse ,
C'étoit assez : filles le font pour moins ;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable ,
Et pour E C H O sa faute est excusable.
Si cette Nymphe est coupable en ceci ,
Je lui pardonne , Amour la fit coupable.
Puisse le fort lui pardonner aussi !

Discrettement , & d'une main habile ,
 En écartant le feuillage mobile ,
 L'œil & l'oreille avidement ouverts ,
 Elle regarde , elle écoute au travers ;
 Ne peut qu'à peine , en ce petit azile ,
 Trouver sa place , & craint de se montrer ,
 Ne se meut pas , & n'ose respirer ;
 Sçait ramasser son corps souple & facile ,
 Se promettant , durant cet entretien ,
 D'épier tout , un mot , un geste , un rien :
 Un mot , un geste , un rien , tout est utile ;
 Comme elle aussi V É N U S le sçavoit bien.
 V É N U S croyoit de ces énigmes sombres
 Voir , par degrés , se dissiper les ombres ;
 Qu'une parole , échappée au hazard ,
 Dans le récit qu'elle attend du Vieillard ,
 Malgré lui-même , éclairciroit peut-être
 Ce qu'il sembloit n'oser faire connoître ;
 Qu'une fois mis en humeur de conter ,

(Car on se plaît à conter à cet âge)
A ce plaisir se laissant emporter ,
Il pourroit bien, moins discret & moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché ,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage ,
Et dévoiler ce qu'il tenoit caché.

T I R É S I A S dans un profond silence
Devôit toujours se tenir retranché :
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit ; & l'humaine prudence ,
Qui dans la nuit , de tout tems a marché ,
Dans quelque abîme a toujours trébuché ;
D'ailleurs, quel art , quels ressorts , quelle adresse
V É N U S alors n'employa-t-elle point ?
Plainte , menace , autorité , careffe ,
Tout fut d'usage , on n'obmit aucun point,
Contre V É N U S que peut notre foiblesse ,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint ?

CHANT SECOND. 39

Il balançoit ; la belle Enchanteresse
 Soudain lui donne un baiser plein d'appas ,
 Vole à son col , contre son sein le presse ,
 Et tendrement le serre dans ses bras.
 La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
 D'un orme antique , & l'embrasse avec force.

TIRÉSIAS, rechauffé par VÉNUS ,
 Sentit en lui se ranimer la cendre
 De ces doux feux , autrefois si connus ,
 Et d'un soupir il ne put se défendre.
 » Vous rappelez à notre souvenir
 « Un tems bien cher , dit-il à C Y T H É R É E .
 » O tems heureux , mais de courte durée ,
 » Tems des Amours , qui ne peux revenir ,
 » Devois-tu naître ? ou devois-tu finir ?
 » Regrets amers ! Mon âme déchirée ,
 » Tout de nouveau se r'ouvre à ses douleurs.
 » Il faut pourtant vous conter mes malheurs.

C iv

40 NARCISSE, CHANT SECOND.

- » La Renommée en a parlé, sans doute,
- » Plus d'une fois, à la table des Dieux :
- » Mais ses cent voix dans la céleste voûte
- » Mentent souvent, comme dans ces bas lieux,





CHANT TROISIÈME.

DÈ P U I S le jour où , témoin de vos charmes ,
 Au Mont Ida , l'heureux berger P Â R I S ,
 De la beauté vous accordant le prix ,
 Força J U N O N de vous rendre les armes ,
 J U N O N piquée a toujours contre vous
 Lancé les traits de son dépit jaloux ;
 Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle ,
 Puisqu'elle est femme , & qu'elle est immortelle ;
 Souffrez ce mot , sans montrer de courroux.
 Moi , qui du sien devois me croire indigne ,
 J'en suis aussi l'objet infortuné ,
 Et mon exemple est une preuve insigne
 Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
 Or , si ce cœur nous unit dans sa haine ,
 Dès-lors , V É N U S , elle voit avec peine
 Nos citoyens , enfans de votre choix :
 Ils sont à vous , & vivent sous mes loix ,
 C'en est assez , la commune ennemie ,
 Renversant l'Île encor mal affermie ,
 Veut de nous deux se venger à la fois ,

Elle est puissante , & les bords du Scamandre ,
Beaux lieux , changés en un séjour d'horreur ,
Ces Tours , qu'envain vous voulûtes défendre ,
Cet Ilion , dont fume encor la cendre ,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime ,
Mais sans éclat , & cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme ,
Avec plus d'art , agit plus sûrement.
Ce couple aimable en fera l'instrument ;
Il en sera la première victime ,
Si le Destin n'en ordonne autrement :
Car le Destin , par son vouloir suprême ,
Peut rendre vain ce qu'elle a resolu ;
Mais je crains bien que ce Maître absolu ,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres Amans , tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre ; & mes malheurs passés
De vos malheurs font l'image & l'emblème.
Pour me porter les plus sensibles coups ,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime ,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.

CHANT TROISIÈME. 43

On vous punit , & je suis le coupable !
 Eh ! quoi ! JUNON ne se contente pas
 De tous les maux dont sa rage implacable
 A jusqu'ici frappé TIRÉSIAS !
 Je l'offensai : mais des traits d'imprudence ,
 Dignes , au plus , d'un châtement léger ,
 Méritoient-ils cet excès de vengeance ?
 Daignez , VÉNUS , m'entendre & me juger.

Sorti des murs , qu'aux accens de sa lyre
 Un fils des Dieux , Architecte nouveau ,
 Près de l'Euripe autrefois sçut construire ,
 (Sacrés remparts , qui furent mon berceau !)
 Je voyageois , curieux de m'instruire ,
 Jaloux de voir , dès mes plus jeunes ans ,
 L'esprit , les mœurs des Peuples différens.
 Je parcourois ces Isles renommées
 Que voit la Grèce à l'Orient semées ,
 Et dont le cercle environne Délos.
 Une tempête , un Dieu plutôt m'égare
 Près de l'Asie , au sein des vastes flots
 Rendus fameux par la chute d'ICARE ,

Et le Destin me conduit à Samos ,
Que n'ai-je , ô ciel ! péri dans cet orage !
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

Ce fut , Déesse , en ce triste séjour
Que de J U N O N j'excitai la colere,
Comme à Cadmus , le ciel m'offrit un jour
Deux grands serpents , qui , près d'une onde claire ,
Gardoient ses bords & les bois d'alentour.
L'Amour s'apprête à les unir ensemble :
Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
Ces fièrs dragons , près de se caresser ,
En s'abordant , sembloient se menacer.
Entre les dents , dont leur gueule est armée ,
Sort en trois dards , leur langue envenimée ,
Organe impur qu'anime le desir ,
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout-à-coup ils sifflent & s'embrassent ,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelassent
Dans les replis de leurs corps ondoians.

CHANT TROISIÈME. 45

De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
 Varie au gré de ces longs mouvemens,
 Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,
 D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
 Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
 Chargé de pluye, altéré de lumiere,
 Boit le soleil, & vers notre paupiere
 Réfléchit l'or, & la pourpre & l'azur.

Un javelot (sans en prévoir l'usage,
 Dans une main j'avois deux javelots)
 Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
 De leur sang noir, qui couloit à ruisseaux,
 Teignit, près d'eux, les herbes & les eaux,
 Blessés tous deux, tous deux avec courage
 Dressent la tête, & recourbent de rage
 Leur queue immense, en cercles redoublés,
 Puis, jusqu'à moi, s'allongent, se déploient
 D'un faut agile & devant eux m'envoyent
 Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
 De l'autre dard j'arrête leur furie,
 Et par mon bras, malgré leur force unie,

Le double-monstre , à la fois combattu ,
Dans la poussiere , à la fois abbattu ,
Laisse à mes pieds sa colere & sa vie.

Ils expiroient. Une voix dans les airs ,
Au bruit des vents , au milieu des éclairs ,
S'ouvre un passage , & me glace de crainte :
Ah ! malheureux ! près d'une source sainte ,
Et sur des bords à JUNON consacrés ,
Oses-tu bien , dans tes fureurs impies ,
De ce lieu même attaquer les Génies ,
Ces demi-Dieux à Samos adorés ?
Tremble . . . Frémis. JUNON qui les protège
Sçaura punir ce forfait sacrilège.
Ta cruauté , sans respecter leurs feux ,
Les a privés des plaisirs amoureux :
Bientôt toi-même , avec plus de justice ,
Éprouveras un semblable supplice,
Et tu verras tes Élèves , un jour ,
Ainsi que toi , le prouver à leur tour.
Ah ! j'ai rempli de l'Oracle funeste
Une partie ; ils rempliront le reste.

CHANT TROISIÈME. 47

Je n'avois pas , en ce tems fortuné ,
 Ce front bruni , de rides fillonné ,
 Ce grand front chauve , & cette barbe épaisse
 Que , tous les jours , argente la vieillesse.
 Que mon bel âge a fui d'un vol léger !
 Que promptement , dans son cours passager ,
 Chacun de nous touche au soir de la vie !
 Le tems cruel , & sa faulx ennemie
 N'approchent point de l'Olympe immortel ,
 Et les Dieux seuls ont un jour éternel.

Avant le tems de mes longues disgraces ,
 Jadis en moi se trouvoient réunis
 Les doux attraits , la jeunesse , les graces ,
 Et de NARCISSE & de votre Adonis :
 Aussi les cœurs voloient tous sur mes traces.
 Mille beautés , dignes de m'enflammer ,
 Avoient cherché vainement à me plaire :
 Dans les forêts , errant & solitaire
 Je me cachois , & je craignois d'aimer.
 Je vis IRENE , & mon fier caractère ,
 A son aspect se sentit défarmer.

Aimable I R È N E ! objet si plein de charmes !
 Victime , hélas ! de tes feux trop constans !
 Fille trop tendre ! après trois fois seize ans ,
 Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

Devant les Dieux je reçus son serment ,
 Elle eut le mien. Nous touchions au moment
 Si cher pour moi , si cher pour elle-même :
 Nous avançons vers le bonheur suprême ;
 Ma bouche avoit des baisers précurseurs
 Cueilli déjà les premières douceurs :
 Mais , ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
 Dans tous mes sens émus par le desir ,
 Et qu'animoit l'approche du plaisir ,
 Un froid mortel se répand & les glace :
 J'en perds l'usage . . . ou plutôt . . . quel affront !
 Je perds . . . La honte est encor sur mon front.
 O chere épouse ! en quel moment étrange ,
 Et par quel trait , inoui jusqu'alors ,
 Cette J U N O N me suspend & se venge !
 Entre tes bras , la cruelle me change

En

CHANT TROISIÈME. 49

En jeune Nymphé , & trompe mes transports :
 Je m'éclipfai dans mes plus doux efforts.
 Telle en nos champs la tendre fenfitive
 Fuit le toucher , délicate & craintive ,
 Et rentre en foi ; mais du moins , ô V É N U S !
 Si nous ôtons le doigt qui la captive ,
 Elle renaît & plus fraîche & plus vive :
 Elle renaît ; & moi , trifte , confus ,
 Moi , fans renaître , hélas ! je difparus
 À mes regards , comme aux regards d'I R È N E ;
 Et mon Amante étonnée , incertaine ,
 En moi me cherche & ne me trouve plus.
 » Ainfi le fort nous joue & nous opprime ,
 » S'écria-t-elle : ainfi , foibles humains ,
 » A peine il met le bonheur dans vos mains ,
 » Que devant vous il ent'rouvre un abîme ,
 » Où vous voyez fondre & s'évanouir
 » Ce vain bonheur , dont vous deviez jouir.
 » Toi , qu'il détruit , je vois de cet outrage ,
 » De ce néant s'indigner ton courage ;

D

- » Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
- » Mais à ta main si je ne puis prétendre ,
- » J'attends de toi l'amitié la plus tendre ;
- » C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
- » Aucun amant m'engage sous sa loi.
- » Quand tu n'es plus , je veux chérir ta cendre ,
- » Et ta mémoire aura toujours ma foi.

Je fus sensible à cet amour fidelle ,
 Et je l'aimai , mais sans brûler pour elle.
 Eh ! que pouvois-je en cet état nouveau ?
 Elle avoit vu dans la nuit éternelle
 De mes desirs s'éteindre le flambeau :
 J'étois vivant , & j'étois au tombeau.

D'IRÈNE, au moins , compagne inféparable ,
 Je lui donnois mes inutiles jours :
 Notre amitié devint inaltérable.
 Près d'elle enfin j'oubliai pour toujours
 Ces lieux charmans , ces lieux qui m'ont vû naître ,
 Et que l'Ismene arrose dans son cours :
 Comment alors pouvois-je y reparoître ?

CHANT TROISIÈME. 51

Tous mes conseils ne purent étouffer
 Au sein d'IRÈNE une ardeur insensée,
 Mon vain fantôme occupoit sa pensée,
 Et la raison ne put en triompher,
 Sa passion, foiblement endormie,
 Se réveilloit de moment en moment ;
 Et chaque jour, aux yeux de son amie ;
 Elle donnoit des pleurs à son amant.

J'étois bien loin de partager sa flâme,
 Le sexe dit que la simple amitié
 Peut, sans l'Amour, satisfaire son âme ;
 Le sexe ment : le tendre Amour réclame
 De ces beaux cœurs au moins une moitié ;
 J'en fis l'épreuve. ACIS eut ma tendresse,
 ACIS m'aimoit, ACIS scavoit aimer :
 Je fus discrète, & ma délicatesse
 Voulut cacher à ma triste Maitresse
 Un feu nouveau qui devoit l'allarmer.
 Mais j'ignorois que le trait qui nous blesse
 Ne peut en nous toujours se renfermer ,

Dij

Et qu'il n'est point de si secret mystere,
 Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
 A ma rougeur, à ce trouble si prompt
 Qu'au nom d'A C I S, on voyoit sur mon front,
 A mon silence, à mon air de contrainte,
 I R È N E apprit mon penchant & ma feinte.

Pardonne, I R È N E. A mon cœur, comme au tien,
 Un Dieu commande, un Dieu, tu le sçais bien,
 Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
 A T H È N A ï s (ce nom étoit le mien,
 Depuis le jour de ma métamorphose)
 A T H È N A ï s plaint les maux qu'elle cause,
 Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
 Que diras-tu ? De quelle jalousie
 Ton âme, hélas ! fera-t-elle saisie,
 Lorsque, malgré tes regrets & tes cris,
 Mon jeune Amant, aux Autels d'Hyménée
 Me conduira, de guirlandes ornée,
 Comme on m'a vu t'y conduire jadis ?

Elle arriva, cette grande journée.
 Souvenez-vous de cet instant, C Y P R I S,

CHANT TROISIÈME. 53

Où , dans les bras d'IRÈNE^A consternée ,

TIRÉSIA^S devint ATHÉNAÏS.

Vous le dirai-je ? En un moment semblable ;

Quand mon époux est à peine en mes bras ,

Quand au plaisir tout paroît favorable ,

Par un retour que je n'attendois pas ,

ATHÉNAÏS devint TIRÉSIA^S.

Ainsi , deux fois la Déesse fatale

Me fit souffrir le tourment de TANTALE ,

Ainsi , le sang des serpens amoureux

Sollicitant sa cruelle justice ,

Elle voulut , pour les venger tous deux ;

Du double sexe en moi tromper les feux ;

Unir en moi le différent supplice

Que dût jadis éprouver chacun d'eux.

Ce châtement auroit dû lui suffire.

ACIS gémit. De ses bras careffans ,

Les yeux baissés , honteux je m'en retire ,

Et lui remets son cœur & ses présens.

Je le quittai , pour voler chez IRÈNE^A.

Enfin , disois-je , à moi-même rendu ,

D ij

Je vais encor la faire Souveraine
 D'un tendre cœur qu'elle a long-tems perdu.
 Flatteuse idée ! espérance trop vaine !
 J'entre... la Parque alloit trancher son sort ,
 Et m'attendoit pour cette horrible scène.
 « I R È N E ! ... ô Dieux (criai-je, avec transport) »
 » Vois ton Amant que le Ciel te ramene ,
 » Entends ma voix » ... Elle fait un effort ,
 Étend les bras , me cherche, ouvre avec peine
 Des yeux nageans dans l'ombre de la mort ,
 Me reconnoît . . . Un doux rayon de joie
 Sur son visage , où regnoit la pâleur ,
 Fait, un moment, renaître la couleur.
 » Seroit-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?
 » Se peut-il bien qu'enfin je te revoie ?
 « Mais dans quel tems ? Ah ! je n'ai pu souffrir
 » Ton autre Hymen : ma tendresse jalouse
 » M'a consumée... Adieu , je vais mourir ,
 » Heureuse au moins de mourir ton épouse !
 » Retiens tes pleurs. Puissé-je , à l'avenir ,
 » Trop cher Époux , vivre en ton souvenir !

CHANT TROISIÈME. 55

» Puissé-je! « . . . Alors elle perd la lumière,
Hélas ! en vain la ferrant dans mes bras ,
Je la voulois disputer au trépas.

Il me fallut lui fermer la paupiere ,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux , son âme , & son dernier soupir.

Dès cet instant (pardonnez , ô Déesse)
Je pris en haine & l'Hymen & l'Amour :
Dès lors , mon cœur , flétri par la tristesse ,
A vos plaisirs se ferma , sans retour.
Si mon image a dans le sein d'IRÈNE
Regné jadis jusqu'à son dernier jour ,
Je veux moi-même , occupé de la sienne ,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

Je voulois fuir une Isle que j'abhorre :
Mais le Destin , qui fit tous mes malheurs ;
De ces premiers peu satisfait encore ,
M'y préparoit de nouvelles douleurs.

C'est à Samos que JUNON prit naissance ;
C'est à Samos , séjour de son enfance ,

D iv

Que de son frere elle fit son époux.
Elle s'y plaît , & cette heureuse terre
Lui sert d'asyle , en ces momens jaloux
Où , pour un tems , la Déesse en courroux
Renonce au lit du Maître du Tonnerre,
Souvent aussi J U P I T E R suit ses pas ;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect , son cœur se renouvelle ,
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour les jeunes appas ;
Et son amour met à profit , près d'elle ,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle.
Mais quelquefois elle vient s'y cacher ,
Respirer seule , & jouir d'elle-même :
Sans cour , sans pompe , elle vient y chercher
La liberté , qui fuit le rang suprême :
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis , avec son Diadème :
Elle y vient rire ; on rit peu dans les Cieux.
Je la plaindrois , je plaindrois tous les Dieux
D'être immortels , si ces Dieux qu'on révere

CHANT TROISIÈME. 57

Devoient traîner leur triste éternité,
 Sans dépouiller la majesté sévère :
 Si, pour l'honneur de la Divinité,
 Ils ne pouvoient briser la chaîne austère
 De la contrainte & de la dignité.
 JUNON commande à la Nature entiere,
 Je le confesse, & pour ce cœur si fier
 Il est flatteur de marcher la premiere
 Parmi les Dieux, & près de JUPITER:
 Il faut pourtant à cette Reine altiere
 D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
 Samos lui r'ouvre un sein qui l'a nourrie,
 Et JUNON trouve en cette Isle fleurie
 Ces plaisirs purs, qui naissent dans les champs;

Elle y parut, alors que toute prête,
 Sur le rivage, en ses replis flottans
 Déjà sa voile emprisonnoit les vents.
 J'allois partir : mais son ordre m'arrête.
 Conduit près d'elle, & près de son époux,
 Dans un fallon de fleurs & de verdure,
 Orné des mains de la simple Nature.

Je viens , je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'Univers je contemple les maîtres.
Ils étoient seuls , car les Dieux de leur cour ;
Étoient restés au céleste séjour ;
Et le troupeau des demi-Dieux champêtres ,
Par J U P I T E R , enivrés en ce jour ,
Trop échauffés de nectar & d'amour ,
L'avoient quitté , pour suivre sous les hêtres
Le jeune effain des Nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne ; & le fils de S A T U R N E
Avoit aussi , sur la fin du repas ,
Pressé J U N O N , & volé dans ses bras.
Tout l'annonçoit ! on remarquoit une urne
Sur le gazon renversée auprès d'eux ,
Et cent cristaux , qui brisés dans leurs jeux ;
Témoins récents d'une gaieté folâtre
Du grand combat parfemoient le théâtre.
Sages enfin , après l'emportement ,
Ils jouissoient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse & satisfaite ;
Calme enchanteur , tranquillité parfaite .

CHANT TROISIÈME. 39

Pure, sans trouble & sans égarement,
 Ils raisonnoient ; ils demandoient comment
 L'enfant Amour , qui paroît si paisible ,
 Porte en nos sens ce tumulte terrible ,
 Tel que celui de l'humide élément ,
 Quand l'Aquilon de son souffle invincible
 Le bouleverse impétueusement ?
 Ils demandoient si sa flamme invisible
 Sur chaque sexe agit également ?
 Lequel des deux , la Maîtresse ou l'Amant ;
 Prend plus de part , se montre plus sensible
 A ses plaisirs , dans un tendre moment ?
 JUNON disoit ; faut-il qu'on délibere ?
 Ne sçait-on pas qu'en ces instans si doux ,
 L'homme plus vif est plus flatté que nous ?
 Mais JUPITER prétendoit le contraire.
 C'est aux Experts , d'expliquer ce mystere ;
 Mais des Experts , en est-il sur ce point ?
 L'expérience , en ce cas , nécessaire
 Qui peut l'avoir ? Eh ! CYPRIIS ne l'a point :
 CYPRIIS pourtant du plaisir est la mere.

A ce propos la Déesse sourit,
Et le Vieillard en ces termes reprit.

On me fit juge , en cette conjoncture.
J'étois fameux ; & ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus ,
A J U P I T E R donnoit droit de conclure
Que je pouvois , instruit sur la Nature,
N'ignorant pas l'une & l'autre V É N U S ,
Développer cette matiere obscure.
Il ne sçavoit mes destins qu'à demi ,
Et je le crois : sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du Monde ;
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs J U N O N mieux informée ,
Puisqu'en secret elle en étoit l'auteur ,
A son époux loin d'ôter son erreur ,
'Accréditoit ma fausse renommée ;
Elle rioit , & jouissoit tout bas
De sa malice & de mon embarras ,
Combloit mes maux , qui furent son ouvrage ,
En y joignant & l'insulte & l'outrage ,

CHANT TROISIÈME. 61

Et m'honoroit , pour me faire rougir,
Sa bouche enfin , paroissant m'applaudir ,
Par un discours , que le Dieu crut sincère ,
Sçut m'accabler d'une ironie amere :

- » Vous , qui rendez les Dieux mêmes jaloux !
- » Pour qui le fort , de ses dons moins avare ,
- » A réuni par un accord si rare ,
- » Les deux plaisirs & d'épouse & d'époux !
- » De ces plaisirs quelle est la différence ?
- » Lequel vous semble & plus vif & plus doux ?
- » Une dispute , élevée entre nous
- » Sur ce problème , attendoit la sentence
- » D'un connoisseur , d'un juge tel que vous.
- » Des Rois du Ciel éclairez l'ignorance.
- » Le Monde entier , qui vantoit votre nom ,
- » Des Dieux encor vous nommera l'arbitre.
- » A ce bienfait , reconnoissez J U N O N ;
- » Vous lui devrez ce respectable titre »

Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais malgré moi , malgré ma honte extrême ;

Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
 Et j'avoûrai que, par vanité même,
 Je fus sensible à cet honneur suprême :
 Vanité folle ! honneur trop dangereux !
 Sur cette mer insensé qui s'expose !
 Ah ! croyez-moi, ne jugeons point la cause
 De deux époux, surtout quand ils sont Dieux.

Mon jugement à JUNON fut contraire,
 J'avois connu les différens desirs ;
 A leur ardeur mesurant les plaisirs,
 Je satisfis, ou je crus satisfaire,
 Et ma vengeance, & l'équité sévère.
 JUNON perdit. Par de très-grands éclats
 Elle annonça sa fureur vengeresse,
 Le Dieu sourit. » Ah ! ne triomphez pas,
 Dit aussi-tôt la terrible Déesse,
 » Sçachez enfin que ce TIRÉSIAS
 » A, sans jouir, consumé sa jeunesse ;
 » Que les plaisirs appellés tous les jours,
 » (Quoiqu'il se flatte & trompe sans scrupule,
 » En ce moment JUPITER trop crédule)

CHANT TROISIÈME. 63

» Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds ,
 » Et n'ont jamais couronné ses amours ;
 » Que des plaisirs ce Juge ridicule
 » Est un aveugle . . . & le fera toujours.
 En prononçant cet arrêt formidable,
 JUNON me jette un regard furieux,
 S'élance à moi , fait deux fois , sur mes yeux,
 Tomber le poids de sa main redoutable,
 Pour me ravir la lumière des cieus.
 Sans doute , alors , par sa rage inhumaine
 Elle me crut aveuglé , sans retour :
 Graces du moins à ma fuite soudaine,
 Un de mes yeux fut seul privé du jour.
 Sa main sur l'autre heureusement trompée,
 De la prunelle obliquement frappée,
 Légèrement effleura le contour.

Tremblant encor , je cherche une onde pure ,
 Pour y laver ma sanglante blessure :
 Mais admirez cette fatalité
 Qui , pas à pas , me suit , dès ma naissance ;
 De mon étoile admirez l'influence
 Et les effets de sa malignité.

M I N E R V E , seule , à Samos descendue ;
 Avoit du Ciel suivi les Souverains :
 Mais du Dieu P A N , des F A U N E S , des S Y L V A I N S
 Elle évitoit l'indécente cohue.
 Hélas ! V É N U S , le bord des mêmes eaux
 Où je courois , pour soulager mes maux ,
 Ce bord désert la présente à ma vue ,
 Lorsque sans voile , & la jambe étendue ,
 Demi-plongée , elle entroit dans les flots.
 Elle me voit , & d'une main modeste
 Cachant à peine un tiers de ses appas ,
 Elle menace , & murmure tout bas
 Des mots secrets , dont le charme funeste ,
 Quand j'approchois , fixe & retient mes pas ,
 Et , pour toujours , ferme l'œil qui me reste.
 » Adieu (dit-elle , en s'éloignant de moi)
 » Le bel enfant , qui fera tes délices ,
 » Seroit heureux , si quelques Dieux propices
 » Daignoient le rendre aveugle comme toi.
 » Cruelle , acheve , & m'arrache une vie
 » Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.

» Et

CHANT TROISIÈME. 65

» Et vous, témoin de mes justes transports ,
» O J U P I T E R ! ô , d'un coup de Tonnerre
» Précipitez mon âme aux sombres bords,
« Seul, dans la nuit , égaré sur la terre ,
» Avec lenteur traînant ce triste corps ,
» Ne suis-je pas d'avance au rang des morts ?
» Frappez , grand Dieu ! j'implore cette grace ,
» Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir,
» De quelques Dieux si j'encours la disgrâce ,
» Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

Sans m'exaucer , sa bonté souveraine
Par des honneurs crut adoucir ma peine.
Le fier Destin , prié par J U P I T E R ,
Revit mes maux dans son Livre de fer ,
Et pénétré d'une pitié secrète ,
De ses Arrêts il me fit l'interprete.

Dans ce grand Livre , avec peine entr'ouvert ,
Confusément , V É N U S , j'ai découvert
QU'AU SEIN DES EAUX , QUE NARCISSE DOIT CRAINDRE ,
DE SON HYMEN LE FLAMBEAU VA S'ÉTÉINDRE :

E

QU'À SON AMANT ECHO PRÊTE À S'UNIR,
 PAR TROP DE SOIN DEVIENDRA MALHEUREUSE;
 QUE, POUR AVOIR LE DROIT DE LA PUNIR,
 JUNON SÇAURA LA RENDRE CURIEUSE.
 Enfin j'ai lû QU'EN UN MONDE NOUVEAU,
 D'AFFREUX CHAGRINS CREUSERONT MON TOMBEAU.

Mais que me fert de percer ces ténèbres ?
 Et qu'ont servi mes Oracles célèbres
 Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas ,
 Aux champs d'Argos , à Corinthe , à Mefsènes ;
 Près du Pénée , aux bords de l'Eurotas ,
 Et dans les murs d'Epidaure ou d'Athènes ?
 Il vaudroit mieux ignorer l'avenir
 Que de prévoir d'inévitables peines ,
 Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
 Considéré , malgré moi , dans la Grèce ,
 Chargé long-tems & d'ennuis & d'honneurs ,
 J'ai tristement attendu la vieillesse :
 Elle est venue , & la Mort , qui me presse ,
 Va terminer mes jours & mes douleurs.

CHANT TROISIÈME. 67

C'est loin de Thèbe , & dans ce NOUVEAU MONDE ,
Où , sur vos pas , je viens de pénétrer ,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins , quand je vais expirer ,
Si , pour combler ma tristesse profonde ,
Sur ces enfans je n'avois à pleurer.

Ce long récit du malheureux Prophète
Rendit V É N U S encor plus inquiète.

- » Je comprends bien , dit-elle , qu'à l'instant
- » De voir enfin couronner sa tendresse ,
- » N A R C I S S E doit fuir une onde traîtresse :
- » Que , lorsqu'il dort , & que son cœur content
- » Ici peut-être est flatté par des songes ,
- » Et se repaît d'agréables mensonges ,
- » Auprès des eaux J U N O N veille & l'attend.
- » Auprès des eaux , sans doute , on le menace
- » D'un fort cruel , d'une injuste disgrâce :
- » Mais quelle est-elle ? Et pourra-t-il , hélas !
- » La prévenir , s'il ne la connoît pas ?
- » Dois-je trembler qu'une chute soudaine
- » Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine ?

E ij

- » Ou qu'il ne boive un funeste poison
» Versé dans l'eau par l'ordre de J U N O N ?
» Dois-je trembler que , pour venger encore
» Ce double Monstre à vos pieds terrassé ,
» Au bord des flots un serpent ne dévore
» Ce foible Enfant , tant de fois menacé ?
» Nouvel H Y L A S , cher aux filles de l'Onde ;
» Et par leurs mains enlevé sans retour ,
» Quittera-t-il l'objet de son amour ,
» Pour habiter leur demeure profonde ?
» Osera-t-il , indiscret , curieux ,
» Sur les appas , sur le bain de D I A N E
» Oû de P A L L A S , ouvrir un œil profâne ?
» Vous , A C T É O N , mille autres , par les Dieux
» Furent punis , pour avoir eu des yeux.
» Quoiq' il en soit , redoublez votre zèle.
» A ce ruban , qui vous attache à lui ,
» Tissu trop foible , & peu sûr aujourd'hui ,
» Substituez ma ceinture immortelle ,
» Dont la vertu , dont l'utile secours
» Dans le péril peut défendre ses jours.

CHANT TROISIÈME. 69

- » Moi, si JUNON, ne m'a pas prévenue,
- » Si, dans mon Isle en secret descendue,
- » Elle n'a pas, par un filtre odieux,
- » Empoisonné les sources de ces lieux,
- » Je préviendrai moi-même la perfide »

Alors VÉNUS, remontant sur son char,
Autour de l'Isle alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le Nectar,
Pure liqueur, dont l'Onde une fois teinte
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte,
Secret heureux, mais employé trop tard.

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
VÉNUS enfin s'éloigne du Vieillard,
Et fend des Cieux les voûtes éclatantes,
De sa retraite ECHO fort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies ;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au tems marqué, trouver TIRÉSIAS ;

E ij

170 NARCISSE, CHANT TROISIÈME.

Trouble à regret le repos de NARCISSE,
Par cent baisers effuye , à son réveil,
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil;
Et, réunis pour le grand sacrifice ,
Tous vont , au pied d'un autel de gazon ,
Brûler l'encens en l'honneur de JUNON.





G. de St. Aubin Inv.

Maillard Sculp. 1766.



CHANT QUATRIÈME.

LA curieuse est rarement discrete ;
 Qui tout écoute , aisément tout répète .
 En avançant vers les champêtres lieux ,
 Où tout le Peuple & le divin Prophète
 Vont rendre hommage à la Reine des Dieux ,
 Trop foible ECHO , tu n'as pu te défendre
 De raconter à ton Amant surpris
 Ce que tu viens & de voir & d'entendre :
 Funeste soin ! quel en sera le prix ?
 Ils murmuroient (le malheur rend injuste)
 Ils s'animoient contre leur chef auguste .
 » De notre amour bizarrement jaloux ,
 » Il veut peut-être , en se jouant de nous ,
 » Nous effrayer , & , par ce stratagème ,
 » Nous dérober des plaisirs dont lui-même
 » Il fut privé par le sort en courroux .

A ces soupçons joignant l'ingratitude ,
 Les deux Amans résolurent encor

E iv

De secouer le joug de leur Mentor ,
 De rompre enfin cette longue habitude
 D'obéissance & d'égards superflus ,
 Dont , pour tout fruit , ils ne recueilloient plus
 Que des chagrins & de l'inquiétude.

N A R C I S S E dit : » si l'autel de J U N O N
 » Offre à nos yeux un sinistre présage ,
 » T I R É S I A S doit à notre union ,
 » Ma chere E C H O , refuser son suffrage,
 » Que faire alors ? Faudra-t-il obéir ?
 » A nous quitter pourrons-nous consentir ?
 » Ah ! dès l'instant que des signes contraires
 » Annonceront des destins si sévères ,
 » Viens , & faisons nous-mêmes notre sort ;
 » N'attendons pas que d'une main barbare ,
 » T I R É S I A S pour jamais nous sépare ,
 » Et de tes bras m'arrache avec effort.
 » Viens alors , viens : qu'au travers de la foule
 » De son côté , chacun de nous se coule
 » Adroitement & trompe tous les yeux,
 » Mais pour ne pas errer à l'aventure ,

CHANT QUATRIÈME. 73.

» Fixons un lieu : fuyons , si tu le veux
» Près de VÉNUS , & dans sa grotte obscure,
» Là nous irons , indulgens à nos feux ,
» D'un chaste amour ferrer les derniers nœuds. »
HÉ BIEN , NARCISSE , IL FAUT... ECHO , modeste ,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entr'eux ils se parloient tout bas
Devant leur chef , dont ils guidoient les pas ,
On approchoit du lieu du sacrifice.

Pendant le peu qui reste de chemin ,

ECHO plus triste a les yeux sur NARCISSE ,

Le tient , l'embrasse & pleure sur sa main.

» O mon espoir ! ô moitié de moi-même !

» Unique objet de mes vœux les plus doux !

» Toi que j'adore ! hélas ! si ton cœur m'aime ,

» De mon repos si ce cœur est jaloux ,

» Tourne tes pas loin des Fleuves perfides ,

» Loin des étangs , des lacs & des ruisseaux :

» Pour t'immoler , des Monstres homicides

» Sont par JUNON cachés au bord des eaux.

Discours fatal ! dangereuse imprudence !
E c h o pensoit l'éloigner de ces lieux
Si redoutés , si funestes pour eux :
Mais jeune encor & sans expérience ,
De son Amant , par sa seule défense ,
Elle enflammoit les desirs curieux.

Enfin pourtant on arrive , on s'arrête
Au haut d'un Mont dont la superbe tête ,
Bravant les Cieux , la foudre & les éclairs ,
Domine au loin sur la Terre & les Mers.
C'est sur ce Mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage ,
Temple , où JUNON , souveraine des airs ,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verts ,
Simples appuis , colonnes naturelles ,
Forme à l'entour des portiques ouverts.
On trouve , au centre , un vaste sanctuaire ,
De qui l'enceinte , espace circulaire ,
N'a d'autre toit que la voûte du Ciel.
Des doux parfums , qui brûlent sur l'autel ,

CHANT QUATRIÈME. 75

Plus librement les vapeurs répandues,
 Jusqu'à JUNON s'exhalent dans les nues,

A cet autel de gazons & de fleurs
 Déjà la main des sacrificateurs
 A présenté la Génisse sacrée,
 Jeune, au front large, à la corne dorée.
 Le bras fatal, sur sa tête étendu,
 Prêt à frapper, tient le fer suspendu...
 Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble...
 Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
 Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
 Rampent de front, vont à replis égaux;
 L'un prés de l'autre ils glissent, & sur l'herbe
 Laisent, loin d'eux, de tortueux sillons,
 Les yeux en feux, levent, d'un air superbe,
 Leurs cols mouvans, gonflés de noirs poisons;
 Et vers le Ciel deux menaçantes crêtes,
 Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes,
 Sans s'arrêter, sans jeter un regard
 Sur mille enfans fuyant de toute part,

Le couple affreux , d'une ardeur unanime ,
 Suit son objet , va droit à la victime ,
 L'atteint , recule , & , de terre élançé ,
 Forme cent nœuds , autour d'elle enlacé ,
 La tient , la serre , avec fureur s'obstine
 A l'enchaîner , malgré ses vains efforts ,
 Dans les liens de deux flexibles corps ,
 Perce , des traits d'une langue assassine ,
 Son cou nerveux , les veines de son flanc ,
 Pourfuit , s'attache , à sa forte poitrine ,
 Mord & déchire & s'enivre de sang .

Mais l'animal , que leur soufite empoifonne ,
 (Pour s'arracher à ce double ennemi ,
 Qui , constamment sur son corps affermi ,
 Comme un rézeau , l'enferme & l'emprifonne)
 Combat , s'épuife en mouvements divers ,
 S'arme contr'eux de fa dent menaçante ,
 Perce les vents d'une corne impuiffante ;
 Bat de fa queue & ses flancs & les airs .
 Il court , bondit , se roule , se releve ;

CHANT QUATRIÈME. 77

Le feu jaillit de ses larges nazeaux :
A sa douleur , à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve :
Sa voix , perdue en longs mugissemens ,
Des vastes mers fait retentir les ondes ,
Les antres creux , & les forêts profondes...
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt. . . . Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asyles.

De tout le peuple , encor pâle d'horreur ,
Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de-là , guidés par la Nature ,
Sur les rameaux , sous la jeune verdure
D'un chêne altier , qui se perd dans les Cieux ;
Etoient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils alloient , au gré de leurs tendresses ,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah ! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs , fait frémir leur plumage ;
Confond leurs voix , leur prête ce ramage
Rauque & flatteur , & coupé de soupirs ,

Qui , lent ou vif , est tour-à-tour l'image
Et des langueurs & des brûlans desirs . . .
Porté vers eux dans un sombre nuage ,
Un paon superbe en sort , tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend , il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour ,
Il les fait fuir , les poursuit , les disperse ,
Et satisfait de l'effroi qu'il répand ,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là , battant l'aîle & chantant sa victoire ,
Il développe , enivré de sa gloire ,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entiere avec pompe étalée ,
Forme , en s'ouvrant , une roue étoilée :
Il la contemple , & lui-même ébloui
De ce tissu brillant d'or & de foye ,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de V É N U S ,
De maux plus grands n'étoit que la figure ;
Maux près d'éclorre , hélas ! mais inconnus ,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

CHANT QUATRIÈME. 79

O paon funeste ! oiseau d'affreux augure !
Plus effrayant & plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs ,
Et le hibou , qui , dans la nuit obscure ,
Vient annoncer le deuil & les douleurs!
Va , puisses-tu , chez la race future ,
Malgré l'émail de tes riches couleurs ,
Etre , comme eux , l'horreur de la Nature !

Parmi la troupe éparse à l'aventure ,
Déjà NARCISSE a tenté le hazard ,
Et pris la fuite ; il s'étoit , avec art ,
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtoit à côté du Vieillard.

Il est dans l'Isle un vallon solitaire ,
Fait pour VÉNUS & les Dieux de Cythère ,
Étroit , profond , ceint d'arbres différens ,
Cèdres , sapins , orangers odorans.
Cette forêt verdoyante & touffue ,
Amphitéâtre agréable à la vue ,
De toutes parts , enfermant ce séjour ,
Borde le pied des côteaux d'alentour ,

Et, par degrés s'éleve dans la nue.
 Sous des rochers, au bas de ces côteaux,
 S'ouvre une grotte à VÉNUS consacrée,
 Dont une vigne, épandue en rameaux,
 De ses festons a tapissé l'entrée.
 Des doux Zéphirs l'haleine temperée
 Vient, au travers de son feuillage épais,
 Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
 Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
 Cette retraite, où se plaît C Y T H É R É E,
 D'un rayon foible est à peine éclairée,
 Rayon douteux entre l'ombre & le jour,
 Qui parle aux sens, qui, sans causer d'allarmes
 A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
 Complice heureux des larcins de l'amour,
 Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre JUNON, cet antre révééré
 Offre à NARCISSE un asyle assuré.
 NARCISSE y vint : ECHO devoit s'y rendre ;
 C'est en ce lieu qu'il promet de l'attendre.

CHANT QUATRIÈME. 81

Il le promet : mais , cruelle JUNON ,
 Tu dis aux vents d'emporter sa promesse ,
 De son esprit tu te rendis maîtresse :
 Devant la grotte , au centre du vallon ,
 Tu lui fis voir une onde enchanteresse ,
 Où , dès long-tems , ta main , ta main traîtresse ,
 Avoit d'en-haut fait pleuvoir un poison ,
 Dont la vapeur jette une prompte ivresse
 Dans tous les sens , & trouble la raison.

Trop tard VÉNUS de son Nectar céleste
 Dans chaque source a répandu les flors :
 JUNON , plus prompte en son dessein funeste ,
 Avoit d'avance empoisonné les eaux ;
 Et ce qu'a fait uu Dieu qui nous veut nuire ,
 Un autre Dieu ne sçauroit le détruire.
 » Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi
 » L'humide empire est-il fermé pour moi ,
 » Disoit Narcisse , & quel monstre ai-je à craindre ?
 » Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux ,
 » Je marche à lui ; dans son sang odieux
 » Mes javelots , mes flèches vont se teindre.

E

- » Assez long-tems on vit ces traits oisifs
 » Charger mes mains , ou se perdre sans gloire
 » Sur les chevreuils & les daims fugitifs ,
 » Et j'ai souvent rougi d'une victoire
 » Que me cédoient des animaux craintifs.
 » De cette grotte , où viendra ma Maîtresse ,
 » Ses yeux , ouverts sur mes exploits heureux ,
 » Admireront son Amant valeureux :
 » Oui , tant d'audace , avec tant de jeunesse ,
 » H O M O R E , E C H O , ton choix & ta tendresse ,
 » Et tu joindras sur mon front généreux ,
 » Quelques lauriers aux myrthes amoureux. »

Il dit & vole. Il trouve une eau paisible ,
 Un ruisseau pur , dont le brillant cristal
 Suit lentement une pente insensible ,
 Coule sans bruit , & va , d'un cours égal ,
 Porter la vie à l'herbe languissante ,
 Nourrir les fleurs , nourrir l'ombre naissante
 Des faules verts qui bordent son canal.

En approchant , sur l'une & l'autre rive
 N A R C I S S E jette une vue attentive :

CHANT QUATRIÈME. 83

L'affreux serpent , tant prédit aujourd'hui ,
Peut le surprendre & s'élaner sur lui ;
Un arc en main , le carquois sur l'épaule ,
Prêt au combat , notre jeune héros
Observe tout , se poste au pied d'un faule ,
Baissé les yeux , regarde dans les flots.

- » Dieu ! est-ce-là cette Hydre épouvantable ,
- » Ce noir dragon , ce monstre détesté ?
- » Ah ! c'est , dit-il , c'est un être adorable !
- » Oui , c'est , sans doute une Divinité
- » Qui s'offre à moi , sous cette forme aimable.
- » Sur ce visage , où règne la fraîcheur ,
- » Quel incarnat s'unit à la blancheur !
- » Tel au matin , quand le jour vient d'éclorre ,
- » Aux traits d'argent qu'il lance , à son réveil ,
- » Par intervalle , il mêle un feu vermeil ,
- » Et le rubis légèrement colore
- » Un ciel blanchi des perles de l'aurore.

L'Amant d'ECHO , frappé de tant d'appas ,
Se voit lui-même & ne se connoit pas.

F ij

Dans le portrait que l'Onde lui présente ;
 Sans le sçavoir , il admire , en détail ,
 Ses propres traits , sa beauté séduisante ;
 Soit de ses dents l'éblouissant émail ,
 Qui , divisant deux lèvres de corail ,
 Semble appeller sur sa bouche engageante
 Des ris légers la troupe voltigeante ,
 Soit ses yeux bleus , tendres & couronnés
 De noirs sourcils fièrement dessinés.
 Peinte dans l'eau , sa chevelure noire
 D'un teint de neige augmente encor l'éclat ,
 Et , descendant sur un cou délicat ,
 Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

N A R C I S S E , épris de cet objet nouveau ,
 Rougit , se trouble , & voit dans le ruisseau
 Sur le beau front de sa jeune merveille
 Paroître un trouble , une rougeur pareille ,
 Courir un feu subit & passager ,
 Et tous les lys en roses se changer.
 Pour une Nymphé il a pris son image ;
 Dans cette erreur aisément tout l'engage ,

CHANT QUATRIÈME. 85

Et son menton qui d'un duvet léger
 A peine encor commence à s'ombrager ,
 Et ses regards aussi doux que son âme ,
 Et sa pudeur , & ces graces de femme
 Que l'homme n'a qu'en son premier printems ;
 Oui ; tout l'abuse , & jusqu'aux vêtemens.
 Les vêtemens , sans différence aucune ,
 Sont une robe aux deux sexes commune ,
 Simple en sa forme , élégante , sans art ,
 Autour du corps négligemment jettée ,
 Qui , sous le sein , d'une écharpe arrêtée ,
 Retombe en plis ondoyans au hazard ,
 Mais qui souvent , quand il faut , à la chasse ,
 Franchir les monts , braver les feux du jour ,
 Sur un genou relevée avec grace ,
 Du brodequin laisse voir le contour.

» Toi , dit N A R C I S S E , hôtesse de cette Onde.
 » Quitte pour moi ta retraite profonde ,
 » Et sur ces bords accompagne mes pas.
 » Je suis mortel , & ta beauté divine
 » Indique assez ta céleste origine :

F iij

- 20 Qui que tu sois , ne me dédaigne pas.
 21 T I R É S I A S (& nous pouvons l'en croire)
 22 A de mon sang vanté souvent la gloire.
 23 Un Fleuve illustre , à qui je dois le jour ,
 24 Sous un Ciel pur , coule au sein de la Grèce ,
 25 Et ma naissance est le fruit de l'amour
 26 Dont une Nymphé a payé sa tendresse :
 27 Puisse la mienne & te plaire , ô Déesse ,
 28 Et mériter un semblable retour.
 29 Parle , réponds , & daigne au moins m'apprendre
 30 A quel destin mon amour doit s'attendre , . . .
 31 Ah ! je le vois ! ce silence obstiné
 32 M'annonce trop mon sort infortuné :
 33 Je te déplais . . . , & tout me fait entendre
 34 Qu'à tes dédains , N A R C I S S E est condamné. . .
 35 Mais si j'en crois les Nymphes de cette Isle ,
 36 Celui qui t'aime , & que tu vois , hélas !
 37 Brûler ici d'une flamme inutile ,
 38 N'est point difforme , & vaut bien cet HYLAS ,
 39 Qui , plus heureux que le fils du CÉPHISE ,
 40 Vit de ses traits une Naiade éprise,

CHANT QUATRIÈME. 87

- » On peut m'aimer, & peut-être qu'ailleurs
- » On prise mieux l'objet de tes froideurs. . .
- » Tu me hais seule. . . un plus heureux, sans doute,
- » De ton cœur fier a sçu trouver la route.
- » Un autre. . . Ah! Dieux! «. . Il s'éloigne à ces mots.

Le noir poison, qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, & pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passé à l'esprit, en dévorant le corps,
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussi-tôt l'y ramene.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de foi,
Qui vient, s'éloigne, & revient avec toi.
Ouvre les yeux. . . Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais a couvert sa paupière;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul par-tout, n'existe qu'en son cœur.

Fiv

Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé : sa playe est incurable.
Plein de desirs , & d'amour éperdu ,
Languissamment sur la rive étendu ,
Ce fol Amant d'un œil infatiable
Fixe , à loisir , un fantôme agréable ;
Vers ce fantôme obstinément penché ,
A l'observer il demeure attaché.
Quoiqu'aveuglé par une erreur trop chere ,
De ce qu'il sent lui-même est étonné ,
Il voit qu'il souffre & qu'il est entraîné
Par des desirs d'un nouveau caractère ,
Et que l'amour , dont il est dominé ,
Est différent d'une flâme ordinaire :
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion , loin d'en vouloir guérir,
Avec plaisir , son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne sçauroit combattre,
C'est toi , JUNON , toi , qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr,

CHANT QUATRIÈME. 89

NARCISSE enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa Nymphe chérie :
» Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
» Te présenter l'hommage le plus tendre,
» Hélas ! peux-tu refuser de m'entendre ?
» Est-on barbare avec des traits si doux ?
» Mais, ciel ! que vois-je ? Ah ! feroit-il possible
» Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible ?
» Ou n'est-ce point un songe officieux
» Qui me séduit & fascine mes yeux ?
» Non, Dieux puissans ! je lis sur son visage
» De mon bonheur l'infailible présage,
» Et ma VÉNUS daigne avec un souris
» Tourner vers moi ses regards attendris.

Il ne sçait pas (aveuglement extrême !)
Que sa VÉNUS n'est autre que lui-même,
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé,
Que de ses yeux part le trait qui le blesse,
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé,

Il ne fait pas que l'onde lui renvoie ,
Par des rayons réfléchis dans les airs ,
Tout ce qu'il fait , tous les signes divers
D'abattement , d'espérance , ou de joie ;
Que ce cristal reçoit & rend d'abord
Et son regard , & son geste , & son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le zéphir se joue ,
Et qu'enviroit la Déesse des bois ,
Autant de fois , dans le miroir des ondes ,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois.
Chaque attitude a des graces nouvelles ,
Et la Nayade , à chaque mouvement ,
Semble toujours , sous des formes plus belles
Se reproduire , aux yeux de son Amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître ,
De ses transports bien-tôt il n'est plus maître ,
Sa main s'avance , il cherche , il veut saisir
Au fein des flots , l'objet de son desir ,

CHANT QUATRIÈME. 91

Et déjà même il le touche , il l'embrasse :
Mais l'eau se trouble , & l'image s'efface ...
» O Nymphé ! arrête . . . Elle fuit .. Malheureux !
» Je la fais fuir par ma coupable audace !
» J'ai trop osé. Je vois , Amant fougueux ,
» Mes feux trahir l'intérêt de mes feux ...
» Si cependant ma mémoire est fidelle ,
» Cette beauté , maintenant si cruelle ,
» Par des regards peu différens des miens
» Sembloit tantôt mieux répondre à mon zèle ,
» Et quand mes bras se sont portés vers elle ,
» Elle a vers moi paru lever les siens :
» Je les ai vus ; d'une ardeur mutuelle
» J'ai vu son front & le mien s'approcher ,
» Nos mains s'unir , nos lèvres se chercher :
» Elle m'aimoit . . . Par quel caprice étrange
» Disparoît-elle ? & d'où vient qu'elle change ?

Il dit & pleure . . . A la fin , le ruisseau ,
En se calmant , ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive.
» Reviens , dit-il , ô Nymphé trop craintive !

- » Reviens , pardonne , & bannis tes frayeurs.
 » Quoi ! dans tes yeux , où j'ai vu la tendresse ,
 » Il reste encor une ombre de tristesse !
 » Quoi ! je t'adore , & tu verses des pleurs ! »

E C H O surprise entendit ces paroles ;
 Elle arrivoit. Elle avoit vu d'abord
 Son jeune Amant seul , à l'ombre des saules ,
 Et d'Adonis craignant pour lui le fort ,
 Elle accouroit vers ce funeste bord ;
 Elle accouroit , hélas ! pour le défendre !
 Mais , à ces mots , qu'elle a trop sçu comprendre ,
 Loin d'approcher , elle vole , en courroux ,
 Cacher sa honte & ses transports jaloux
 Dans l'autre même où l'ingrat dû l'attendre.
 E C H O , de-là peut le voir & l'entendre ,
 Lui , sans la voir , suit une autre beauté.
 Une autre , ô Ciel , efface de son âme
 L'aimable objet de sa premiere flâme ;
 De cet objet , dont il fut enchanté ,
 Dans sa mémoire aucun trait n'est resté ;

CHANT QUATRIÈME. 93

Sa chere ECHO n'est plus dans sa pensée ;
 Il a perdu sur ce bord détesté
 Tout souvenir de son ardeur passée ;
 Pour lui , cette onde est celle du Léthé.

ECHO , s'indigne ; une fureur égale
 Contre NARCISSE & contre sa rivale
 Subitement s'allume dans son cœur :
 Mais par degrés cette ardente fureur
 Tombe , s'apaise , & ne laisse après elle
 Que la tristesse & la douleur cruelle :
 Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
 Tranquillement , sans détourner la vue ,
 Long-tems elle ose observer avec soin
 Son infidèle ; elle ose être témoin ,
 (Spectacle affreux , spectacle qui la tue !)
 Témoin constant des gestes , des discours ,
 Des trahisons de cet Amant volage !
 Mais , tendre ECHO , plus il te fait d'outrage ,
 Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives allarmes ,
 Foible , abattue , elle verse des larmes ,

L'Amour, vainqueur de ses ressentimens ;
 Lui peint encor NARCISSE, plus aimable ;
 Et, dans son cœur pardonnant au coupable,
 Elle s'écrie : ACCOURS, VIEN, JE T'ATTENDS.
 » Volons, dit-il, ma Nayade m'appelle,
 » Elle m'attend au fond de ses roseaux. . . .
 » O doux espoir ! . . . » En achevant ces mots,
 D'un nouveau feu son regard étincelle,
 Et sur la rive il dépose à la fois
 Ses vêtemens, son arc & son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
 ECHO le voit, avec un œil confus :
 ECHO l'admire. Aux trésors répandus
 Sur le satin d'une peau blanche & fine,
 On le prendroit pour le fils de VÉNUS.
 Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
 L'Amour est nu, l'Amour porte des armes :
 Mais difons vrai ; NARCISSE a par-dessus
 Un avantage, aux yeux de son Amante,
 Car, après tout, cet Amour, que l'on vante,
 N'est qu'un enfant, NARCISSE ne l'est plus.

CHANT QUATRIÈME. 95

» Quoi! ma rivale!.. Ah! grands Dieux!.. Ah! perfide,

» Tu veux la suivre en sa grotte liquide!

» Je cours à toi . . Je ne souffrirai pas . . .

E C H O troublée, en désordre, éperdue,

Frappant son sein, meurtrissant ses appas,

Vouloit courir . . . Une force inconnue

Soudain l'enchaîne, un Dieu retient ses pas,

Un Dieu? . . Que dis-je? Implacable Déesse,

C'est toi, JUNON, qui la poursuis sans cesse,

Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,

Avec horreur, se dresser sur sa tête;

Son sang glacé dans ses veines s'arrête.

Vers son NARCISSE elle tournoit les yeux;

Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles,

Déjà ses mains, son col, ses pieds agiles

Avoient perdu le jeu de leurs ressorts:

Chaque moment endurcissoit son corps;

Froide, en un mot, livide, inanimée,

Vous l'eussiez crue en marbre transformée . . .

Elle l'étoit. Le Destin toutefois

Laisse exister & son âme & sa voix.

Son âme libre , habitante legere
 Des antres verds , des vallons & des bois ;
 A conservé son premier caractere.
 Trop curieuse , elle avoit écouté
 Ce qui devoit , pour elle , être un mystere ,
 Trop indiscrete , elle avoit répété
 A son Amant ce qu'il falloit lui taire ;
 Elle est encor ce qu'elle avoit été ,
 Comme autrefois , curieuse , indiscrete ,
 Elle se cache , elle écoute , & répéte.
 Tendre surtout , elle aima de tout tems
 A répéter les soupirs des Amans.
 Sensible E C H O ! c'est pour nous que tu veilles ,
 Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
 Si les rochers ont toujours des oreilles ,
 A trop parler ils sont aussi tout prêts.
 Non cependant qu'E C H O rende jamais
 Nos doux propos & nos plaintes entieres ;
 Le fort , vengeur des maux qu'elle avoit faits ,
 L'a condamnée à rendre désormais
 Des derniers mots les syllabes dernieres.

Que

CHANT QUATRIÈME. 97

Que faisois-tu , toi qu'elle a tant aimé ?
Pour ta chimère encor plus enflammé ,
A la chercher déjà tu te prépares ;
Déjà penché , prêt à quitter le bord ,
Les bras ouverts . . . Arrête . . . tu t'égares ,
Daigne un instant moderer ce transport ;
Revoilà l'objet dont ton âme est éprise :
Baïsse la vue . . il regarde . . . ô surprise !
Tout le prestige est enfin dissipé.

- » Ah ! malheureux ! qu'ai-je vû ? c'est moi-même.
- » Je m'abusois. Oui , c'est moi seul que j'aime !
- » Je suis sans voile , & je suis détrompé . . .
- » Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire !
- » Dieux ennemis qui m'ôtez mon erreur ,
- » Rendez-la moi , rendez-moi mon bonheur.
- » Je veux encor , aveugle volontaire
- » M'abandonner à ma douce fureur :
- » Je veux encor te parler , te fourire ,
- » O belle Nymphé . . . Après toi je soupire.
- » Mes vœux ardents . . . Mais qu'ai-je à demander ?
- » Je suis à toi ; j'ai ce que je desire.

G

- » Que peut le Ciel au-delà m'accorder ?
 » Quel bien plus grand que de te posséder ?
 » Ce bien pourtant est un mal sans remède.
 » N A R C I S S E est pauvre , au milieu des trésors ;
 » Il les poursuit , & malgré ses efforts ,
 » N'en jouit point , parce qu'il les possède.
 » Pour en jouir , je sens , avec effroi ,
 » Qu'il me faudroit me séparer de moi.
 » Mourons . . . Pourquoi ne peux-tu me survivre ?
 » Au noir ciseau faut-il que je te livre ? . .
 » Mais de nos jours , s'il tranche le fil d'or ,
 » Tu vas me suivre à la rive infernale ,
 » Et moi , penché sur la barque fatale ,
 » Dans l'eau du Styx je vais te voir encor . . .
 » Ah ! c'en est fait : je sens que je succombe . . .
 » Je m'affoiblis . . . Je chancelle . . . Je tombe . »

Il perd alors l'usage de ses sens :
 L'herbe reçoit ses membres languissans.
 Mais au moment qu'il revient à lui-même ,
 Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime.

CHANT QUATRIÈME. 99

Il se regarde & méconnoît son teint.
Son œil se voit, & se voit presque éteint.
A ses regards son front se décolore ;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore ,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste ,
Il leve au ciel & les yeux & les bras ,
Et ramassant la force qui lui reste ,
HÉLAS ! dit-il, ECHO redit, HÉLAS !
Ce long soupir , de colline en colline ,
Est envoyé dans la plaine voisine ,
Et retentit jusqu'à TIRÉSIAS.
TIRÉSIAS, & tout le peuple en larmes
Alloient cherchant les Amans fugitifs :
Mais à ce bruit , ils redoublent d'allarmes ,
Et, dirigés par ces accens plaintifs ,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instans , le Vieillard même arrive.
NARCISSE au loin , nud, couché sur la rive ,

100 N A R C I S S E ;

Frappe d'abord les regards étonnés.
On voit sa tête hors du bord avancée,
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

N I S E & C L O R I S y courent avec zèle ;
D I R C É les suit : D O R I S , plus vive qu'elle ,
L'honneur des bois , la chasseuse D O R I S ,
Passe de loin D I R C É , N I S E & C L O R I S .
L A U R E , aux yeux noirs , & la blonde G L I C E R E ,
Et C É L I M E N E à la taille légère ,
Volent ensemble. O belle T H É A N O !
O tendre amie , & compagne d' E C H O !
En l'appellant , tu cours à son N A R C I S S E .
E C H O voudroit , sensible à cet office ,
Nommer ton nom : la Nympe , au lieu du tien ,
En t'écoutant , ne redit que le sien.
Laisant enfin les autres en arrière ,
Près du ruisseau tu parviens la première.
Tu vois N A R C I S S E . . . ou plutôt . . . Justes Dieux !
N A R C I S S E étoit invisible à tes yeux.

CHANT QUATRIÈME. 101

- » O mes amis ! mes compagnes fidelles !
» Venez , cherchons : cet enfant merveilleux
» A disparu , sans sortir de ces lieux «

Chacun s'empresse , à ces triste nouvelles ,
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes ;
On vient , on cherche au milieu des roseaux ,
Et sur la rive , & jusqu'au fond des eaux ;
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais , tout-à-coup , par un autre prodige ,
Du sein de l'herbe , il sort avec éclat ,
Un bouton d'or , sur une longue tige ,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat ,
Feuilles d'argent , qu'un léger souffle abat :
Plante agréable , & de frêle existence ,
Enfant de FLORE , à peu de jours borné ,
Doux , languissant , symbole infortuné
De la froideur & de l'indifférence.

De toutes parts , le NARCISSE nouveau
Croissoit déjà sur le bord du ruisseau.

En gémissant , les Belles le cueillirent ,
A leur côté le placerent , & dirent :
« Que notre sein lui serve de tombeau ! »

Mais , ô douleur ! elles flairoient à peine
La fleur récente ; à peine , avec ardeur ,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne ,
Jaloux aussi d'en connoître l'odeur ,
La respiroient d'une indiscrete haleine :
Tous de J U N O N victimes , à leur tour ,
Dans la vapeur de ce jeune calice ,
Puiferent l'âme & l'esprit de N A R C I S S E ,
Et l'amour-propre & l'oubli de l'amour ,
Tous , du poison sentant déjà l'ivresse ,
Cherchent sa source , & dans l'eau dont il sort
Vont à l'envi se contempler sans cesse ;
Le plus grand nombre y rencontre la mort ,
Le reste (ainsi le vouloit la Déesse)
Survit , hélas ! pour un plus triste sort ;
Vivre insensible est une mort cruelle ,
Que chaque jour , chaque instant renouvelle ,

CHANT QUATRIÈME. 103

N'avoir du moins de sensibilité
 Que pour soi-même, & dédaigner les autres,
 N'aimer enfin la grace, la beauté,
 Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
 C'est être mort pour la société,

Tel fut ce Peuple. Il changea de nature,
 Et prit une âme indifférente & dure.
 O Nation trop digne de pitié !
 Qu'est devenu ce sentiment intime,
 Par qui tout vit, qui fait l'homme, & l'âme ?
 Qui, sous les noms d'amour & d'amitié
 Tenant chacun l'un à l'autre lié,
 De l'Univers est le moteur sublime ?
 Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
 Pour nos pareils excite nos transports,
 Et hors de nous sçait emporter nos âmes ?
 Déjà ce feu n'élançait plus ses flâmes :
 Trop concentré, loin de tendre au-dehors,
 En sens contraire il tourne ses efforts.
 Tout votre amour se tourne vers vous-même. . .

G iv

Eh bien ! allez , contentez vos souhaits ;

Connoissez-vous , admirez vos attraits.

Ils se livroient à ce plaisir suprême ,

Et commençoient d'en jouir à longs traits ;

Quand de JUNON l'agile messagere

Glisse dans l'air , sur une aile légère.

De ses couleurs le mélange éclatant

Brille à sa suite ; il peint , dans un instant ,

L'immensité des célestes campagnes ,

Descend en arc au-dessus des montagnes ,

Touche les pins , les chênes , & paroît ,

En l'éclairant , embrâser la forêt.

Le Ciel s'ébranle... Une voix trop connue ,

La voix d'ECHO , dans ce vallon secret

Se fait entendre , & répète à regret

Ces mots tonnans , qui sortent de la nue :

JUNON L'EMPORTE ET VÉNUS EST VAINCUE,

L'Amour , dès-lors , pour jamais disparut ;

TIRÉSIAS de douleur en mourut ;

Et ses enfans , dont sa douce sagesse

Avec bonté dirigea la jeunesse ,

CHANT QUATRIÈME. 105

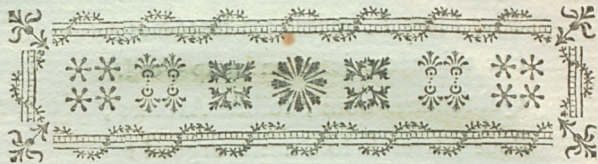
Ces cœurs ingrats , loin de donner des pleurs
A ce Vieillard , qui , par trop de tendresse ,
Finit ses jours , en pleurant leurs malheurs ,
L'abandonnant , à son heure dernière ,
Le laissent seul achever sa carrière ,
Ne songent plus , le jour de son trépas ,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles ,
Qu'à relever , avec soin , leurs appas
Des ornemens , des secours délicats
Que prête l'art aux graces naturelles.

Ce même esprit , cet insipide goût ,
Par qui chacun , devenu son idole ,
Et se compare & se préfère à tout ;
Règna depuis dans cette Isle frivole :
Et c'est de-là (si l'on croit nos ayeux)
Que nos François virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés Coquettes , Petits-mâîtres :
NARCISSES vains , pour eux seuls prévenus ;
Paons orgueilleux , qui se rendent hommage ,

Insolemment étalent leur plumage ,
Et font la guerre aux oifeaux de V É N U S .

Qui que tu fois , Amant de ton image ,
Toi , qui , pour elle , animé d'un beau feu ,
La fuis de l'œil , & la vois en tout lieu :
Careffé en paix cette image chérie ,
Passe à fes pieds ta glorieufe vie ;
Dans les miroirs , dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui raviffent ton âme ,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flâme :
Ce n'est pas moi qui ferai ton rival.





LE SOLEIL FIXE
AU MILIEU DES PLANÈTES.



O D E.

L'HOMME a dit : les Cieux m'environnent ,
Les Cieux ne roulent que pour moi ;
De ces Astres qui me couronnent ,
La Nature me fit le Roi :
Pour moi seul le SOLEIL se leve ,
Pour moi seul le SOLEIL acheve
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois , Souverain tranquile ,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet Univers. *



* *Système de Ptolomée.*

LE SOLEIL FIXE,

Fier Mortel , bannis ces fantômes ,
 Sur toi-même jette un coup d'œil.
 Qui sommes-nous , foibles Atômes ,
 Pour porter si loin notre orgueil ?
 Infensés ! nous parlons en maîtres ,
 Nous , qui dans l'Océan des êtres
 Nageons tristement confondus ;
 Nous , dont l'existence légère ,
 Pareille à l'ombre passagere ,
 Commence , paroît , & n'est plus !



Mais quelles routes immortelles
 URANIE entr'ouvre à mes yeux !
 Déesse , est-ce - toi qui m'appelles
 Aux voûtes brillantes des Cieux ?
 Je te suis . . . Mon âme aggrandie ,
 S'élançant d'une aîle hardie ,
 De la terre a quitté les bords :
 De ton flambeau la clarté pure
 Me guide au Temple où la Nature
 Cache ses augustes trésors.



Grand Dieu ! quel sublime spectacle
Confond mes sens , glace ma voix !
Où suis - je ? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les loix ?
Au loin , dans l'étendue immense ,
Je contemple seul en silence
La marche du grand Univers ;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse ,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers. *



Portés du Couchant à l'Aurore
Par un mouvement éternel ,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du Ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque Planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le SOLEIL est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?



* *Système de Copernic.*

LE SOLEIL FIXE,

Au milieu d'un vaste fluide ,
 Que la main du Dieu Créateur,
 Versa dans l'abîme du vuide ,
 Cet Astre unique est leur moteur.
 Sur lui-même agité sans cesse ,
 Il emporte , il balance , il presse
 L'Éther & les Orbes errans ;
 Sans cesse une force contraire ,
 De cette ondoyante matière
 Vers lui repousse les torrens.



Ainsi se forment les Orbites
 Qui tracent ces globes connus :
 Ainsi , dans des bornes prescrites ,
 Volent & MERCURE & VÉNUS,
 La TERRE fuit ; MARS moins rapide ,
 D'un air sombre , s'avance & guide
 Les pas tardifs de JUPITER :
 Et son pere , le vieux SATURNE ,
 Roule à peine son char nocturne
 Sur les bords glacés de l'Éther.



Où, notre Sphère, épaisse masse ;
Demande au SOLEIL ses présens,
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit en heures légères
Présenter les deux Hémisphères ;
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée ,
La Terre promenant l'année ,
Produit des fleurs & des moissons ;



Je te salue, âme du Monde ,
Sacré SOLEIL, Astre de feu ;
De tous les biens source féconde ,
SOLEIL, image de mon DIEU !
Aux Globes qui, dans leur carrière ,
Rendent hommage à ta lumière ,
Annonce DIEU par ta splendeur ;
Règne à jamais sur ses ouvrages ,
Triomphe , entretiens tous les âges
De son éternelle Grandeur.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par Ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *NARCISSE DANS L'ISLE DE VÉBUS*. Il y a dans cet Ouvrage de la Poésie & de la facilité : c'est une fiction agréable où la Fable est ingénieusement mise en œuvre ; & je crois que le Public en verra l'impression avec plaisir. A Paris, ce 31 Décembre 1766.

A L B A R E T .

*Extrait des Livres Nouveaux qui se trouvent chez
le même Libraire imprimés en 1769.*

LES NUITS D'YOUNG, traduites de l'Anglois par M. le Tourneur, 2 vol. in-8°.

Les mêmes 2 vol. in-12.

LA JOLIE FEMME OU LA FEMME DU JOUR, 2 Parties in-12.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE CAMPAGNE OU CHOIX D'ÉPISODES intéressans.

LE GOUT DE BIEN DES GENS OU RECUEIL DE CONTES NOUVEAUX, 3 vol. in-12. On vend séparément les Tom. 2 & 3.

LETTRE DE DON CARLOS A ÉLISABETH, nouvelle Édition in-8°. Fig.

RECUEIL DE PIÈCES INTÉRESSANTES, concernant l'Histoire de France & autres Morceaux de Littérature tirés des papiers de M. l'Abbé de Longuerue, 1 vol. in-12.

ESSAI HISTORIQUE ET LÉGAL SUR LA CHASSE, 1 vol. petit in-12.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi
rue des Noyers, 1769.

AAA 736

S

PA: AAA 736

82365608

DE 4055 S







NARCISSE
DANS L'ISLE
DE VÉNEUS.

